

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 2. — FEVRIER 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 2.

Tout est substance, vie et amour. — P.-G. Leymarie..	65
Le précurseur. — Ed. Grimard.....	72
La médiumnité de M. Desmoulins. — G. Béra.....	81
Mme Corner à Glasgow. — G. Béra.....	84
La prière de Frédéric II de Prusse. — J. de Kronhelm.....	85
Petite encyclopédie des sciences occultes. — E. Bosc.....	86
Hommage au fondateur du Familistère. — P. M. Colin..	93
Théorie de la réincarnation. — C. Moutonnier.....	96
Le spiritualisme moderne. — Léon Denis.....	100
Psychographie. — Dr Dusart.....	104
Nécrologie. — François Vincent. — Marius Decrespe.....	110
La famille Hernadec. — E. Grimard.....	113
Entretiens avec trois dualités de l'espace.....	121
La science et les travaux de la ménagère. — P.-G. Leymarie.....	125
Revue des revues.....	128

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50* par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



REVUE SPIRITE

Fondée en 1858

PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870.

P. G. LEYMARIE

44^e ANNÉE.

N° 2.

1^{er} FÉVRIER 1901.

TOUT EST SUBSTANCE, VIE ET AMOUR

(Suite et fin)

Voir la *Revue* de janvier 1901.

Dans *Tout est substance*, nous avons signalé bonne partie des êtres vivants qui ont coopéré au Grand Oeuvre, et laissé de côté le principal, l'homme, ce facteur essentiel auquel l'Eternel a confié la plus haute des missions ; nous devons lui consacrer quelques pages, à ce dernier venu de la chaîne Zoologique, mais avant, parlons d'un fait de premier ordre qui sert admirablement notre thèse de l'évolution continue.

Nous avons écrit, avec preuves à l'appui, la réalité de ce qui suit,

1° « L'inerte aspire et monte à l'état organique ; ce passage a lieu dans l'électricité, la fermentation, la phosphorescence ;

2° « La pierre se crée esprit. Par fermentation et par amour, la plante vise à devenir l'homme ;

3° « D'une forme vitale à l'autre, tout glisse sans discontinuation, car en tout il y a évidemment vie actuelle et vie future, celle de demain ;

4° « Ainsi s'abaisse et disparaît, pour tout mettre dans la loi vitale, la barrière réputée éternelle entre l'inertie et l'état organique ».

Les plus grands esprits, des penseurs respectables et aimés, parlent ainsi ; nous les avons écoutés en formulant les quatre axiomes ci-dessus et en songeant aux rayons de *Becquerel Henri*, à sa découverte de la phosphorescence de l'*uranium* ; ce membre de l'Académie des sciences vient de recevoir, pour cette découverte, l'une des grandes médailles de la Société royale de Londres, distinction flatteuse entre toutes.

Avec les tubes de William Crookes, un Allemand a trouvé les rayons Röntgen qui donnent le squelette d'un homme vivant et bien vêtu ; M. Becquerel en déduisit que tous les corps phosphorescents, possédant les mêmes propriétés, donneraient une parfaite identité d'effets, ce que l'expérience démontra, en exposant simplement à la lumière et pendant un instant un corps tel que l'*Uranium*, un centième de seconde. C'est une révolution dans les théories acceptées sur la composition des corps bruts et de la nature de la lumière.

M. David, successeur de Chevreul, aux Gobelins ; MM. le Dr Luys, De Rochas d'Aiglun et Barety ont vu les couleurs que donnent les pôles d'un aimant ou de tout autre objet plastique. Avant eux, le comte de Reichenbach avait prouvé, en expériences suivies, que non seulement les aimants placés dans une cave noire, mais que toutes les substances émettaient de petites flammes à leurs lignes équatoriales pendant l'absence absolue de lumière. L'illustre Faraday nommait *Dia magnétisme*, une *aura* projetée pendant la nuit, par des plantes variées, selon l'état de leur croissance, celle que Reichenbach dénommait *Force odique ou odylique*.

La *Revue*, il y a vingt-sept ans, citait les expériences d'un savant de Berlin, entre autres celle-ci : ce savant était convaincu que tous les corps durs étaient lumineux. En plein jour, il prit la photographie d'une pierre dure sur laquelle un artiste avait gravé des armes héraldiques ; sans déplacer l'objectif, la nuit étant venue, il le munit d'une plaque sensible et le braqua sur la même pierre dure ; au développement, l'image positive obtenue sans lumière était d'une netteté absolue, bien supérieure à celle fixée pendant le jour.

Ce savant avançait alors que tous les corps avaient leur phosphorescence propre, recueillie aux temps géologiques, lorsque le grand chimiste les soumettait à certaines conditions physico-chimiques déterminées ; Séguin, alors, soutint dans le *Cosmos* que des vapeurs invisibles, ayant la puissance de pénétrer tous les corps, étaient lancées par les métaux.

Des expérimentateurs ont reconnu, en ces derniers temps, que par une vaporisation de même nature, les substances photographiques sont impressionnées; ce sont des émissions de corpuscules rendus libres qui, dans les ténèbres, brillent spontanément malgré leur petitesse surnaturelle.

H. Becquerel a établi, en un mémoire lu à l'Académie, qu'un échantillon d'uranium d'un centimètre carré, répandant d'une manière indiscontinue une lumière appréciable pendant un milliard d'années, supporterait simplement la perte d'un milligramme de son poids.

C'est là la matière radiante qui, sous l'action du soleil ou de l'électricité, se divise à l'infini, sort du plus humble des atomes de la matière pour remplir sa fonction; chacun de ces atomes, bien vivant dans la nature, a reçu et recevra sa part méritée de rayons de force intellectuels.

Positivistes, néantistes têtus qui, depuis 1855, vilipendez la philosophie spirite, et ces enseignements qu'on peut rendre rigoureusement scientifiques, en 1900 et 1901 vous êtes bien obligés de recourir à cette hypothèse, à cette conception logique et rationnelle, que la pierre, le minéral, ne sont pas les masses inertes des savants officiels, mais un composé d'entités bien vivantes qui envoient dans l'espace des émanations phosphorescentes de toute espèce.

Ces entités révélées, ces atomes lumineux, se demandent les savants, se peuvent-ils combiner pour modifier les milieux? peuvent-ils donner des sensations à tous les êtres de la série zoologique, du protoplasma à l'homme? Ont-ils la puissance d'inspirer tous ces êtres? Ce sont là des questions qui se posent à l'observateur consciencieux, qui lui font pressentir bien d'autres révélations supérieures et lui ouvrent des horizons inconnus, un terrain nouveau que les hommes de science vont défricher, assoler, semer, pour de splendides récoltes futures.

Et, si l'inerte produit de telles choses, sublimes et grandioses, l'homme vivant que ne peut-il pas, et quelles qualités essentielles ne sortiront-elles pas de son corps astral (de son périsprit) après sa désincarnation, qualités toutes-puissantes et actives lorsque les mortels en auront bien compris la nature et sauront s'en servir pour l'avancement matériel, intellectuel et spirituel de notre humanité?

Et maintenant, occupons-nous de l'enseignement et de la mission supérieure dont l'homme doit se pénétrer pour la bien remplir.

Leibnitz a dit : « Livrez-moi l'éducation; avec ce levier, je soulèverai le monde ». Et Laboulaye : « C'est l'éducation seule qui peut fonder la liberté dans les institutions et les mœurs, en faisant de chaque citoyen le gardien de l'ordre public et le défenseur de la loi ».

Le milieu dans lequel les enfants vivent s'améliore et se transforme en effet, lorsqu'on élève les enfants du peuple avec des soins particuliers, et

cela pendant plusieurs années; par approche le bien se produit fatalement et logiquement.

Qui élève nos enfants? l'instituteur et l'institutrice. Depuis vingt ans certes, on a fait beaucoup pour eux, mais il faut que ces maîtres dévoués aient plus d'influence, de prestige et de liberté. Il ne faut pas que l'intolérance des parents les décourage, il ne faut pas qu'ils soient écrasés par l'autorité des inspecteurs.

Les professeurs, hommes et dames, sont usés, dégoûtés et énervés par la tyrannie des enfants; en même temps les maires exigeants et les curés intolérants les découragent, car ces derniers, étrangers à l'école, veulent régenter l'instituteur et lui donner des corvées de lutrin, de cloches, de sacristie. Cependant, le curé a la noble mission d'élever l'esprit des enfants vers Dieu, chose délicate, car pour bien comprendre l'Eternel et son action dans l'univers, faut-il être philosophe, naturaliste plus que théologien, et avoir de solides et sérieuses notions scientifiques.

L'inspecteur actuel, pour bien s'inspirer de ce que désire un Etat libre en république, devrait être un homme distingué par son savoir et son éducation, plus ami de l'instituteur que du désir de faire de laborieux rapports sur les relations des familles et de l'autorité avec le maître d'école.

Le maire veut être le premier dans sa commune, aussi trop souvent emploie-t-il son autorité à être redouté du professeur qui le craint à juste titre, tandis qu'il lui serait si facile de rendre la vie agréable à ce greffier qui règle toutes ses affaires et lui aplanit une foule de difficultés.

Les pères de famille doivent veiller sur ce professeur, pour l'encourager, le protéger, l'empêcher en définitive, de considérer sa profession mal rétribuée comme un métier, tandis qu'elle est un devoir sacré entre tous. Il ne faut pas lui imposer de faire des cours du soir aux adultes, après une journée de fatigue, sans rétribuer cet homme qui laboure notre champ intellectuel pour y bien semer; sa famille grossit plus vite que ses appointements!

Plus fortuné, il songerait à payer quelques années d'une pension choisie, pour mieux instruire sa progéniture, mais il n'y peut penser, car le chacun chez soi, chacun pour soi est la note égoïste par excellence; et nous voulons que l'instituteur nous fasse de vrais citoyens! Hommes indifférents, secouez votre torpeur, votre coupable négligence et relevez ce modeleur du cerveau de nos enfants; il ne faut point que le mal chronique qui le dévore puisse indéfiniment durer.

Dans nos villages, il faut avec soin chercher cette perle précieuse, un père qui veuille surveiller les lectures de ses filles et, de même, la femme qui sut acquérir le nécessaire pour orner le cœur de ses fils de nobles qualités, de principes choisis et, cependant, l'avenir est aux gens instruits, dépouillés de

la gangue d'ignorance dont ils avaient été revêtus par les sectaires religieux et intolérants,

A l'illettré, répétez qu'il n'a que ce qu'il mérite, que sa dégradation lui est due; avec son milieu et une telle parenté, que voulez-vous que devienne l'intelligence et l'éducation d'un fils dont personne ne se soucie?

Par tout ce qui précède, et en suite de divers articles, après avoir constaté que l'insecte, que le cétacé, la vache, la jument, l'éléphant, le chien, l'oiseau, le cerf, veillent avec soin sur leur famille, sur l'éducation indispensable à ces êtres pour exister dans leur milieu, nous devons conclure que l'homme a bien d'autres responsabilités; tête de ligne de la série zoologique, armé de sa main et de son pouce opposable, avec cet instrument merveilleux il a bien créé la maison, le troupeau, la tente, le village, les cités et leurs industries diverses, les arts, les sciences, l'astronomie pour connaître sa place dans l'univers sidéral, mais le savoir n'est que le lot de quelques privilégiés.

Il faut donc que la science et sa philosophie soient le partage de chacun de nos enfants, autant que leur cerveau en pourra recevoir, et selon que leurs capacités acquises en des vies successives leur permettront d'enregistrer les leçons des maîtres en sagesse; pour cette fin, en notre société pressée et tourmentée, il nous faut des maîtres et des maîtresses d'école émérites, que passionne l'instruction des enfants et la véritable pédagogie. L'électeur éclairé doit veiller sur ce choix, réclamer le mérite réel et la moralité vraie.

Léon Gambetta a dit à Bordeaux, en 1870: « Nous avons été battus par des adversaires qui avaient mis de leur côté la prévoyance, la discipline et la science; ce qui prouve que, même dans les conflits de la force matérielle, c'est l'intelligence qui reste maîtresse. »

M. de Comberousse a écrit que nous mourrons, mais que la plus cruelle ennemie de notre race, la misère, mourra aussi. Elle disparaîtra avec sa fidèle compagne, l'ignorance; alors nos enfants affranchis par les efforts de leurs pères des plus dures nécessités de la vie, marcheront allégés de leurs chaînes vers un meilleur avenir.

Respectons les autres si nous voulons l'être et, pour cela, tâchons de vivre et prospérer pour protéger l'avenir de nos concitoyens; si la République est le devoir pour tous, à plus plus forte raison le citoyen français (le spirite surtout) doit en faire l'application constante. Elevé dans ces principes, et sachant que le commerce et l'industrie ne se développent que par la science, l'honnêteté dans les rapports, et surtout par la paix, les hommes verront fuir les prétendants, ces pêcheurs en eau trouble et, dans sa patrie, chaque citoyen deviendra le commencement, le milieu ou la fin d'une chaîne de

solidarité ; chacun d'eux incitera la masse à la fraternité et toutes ses conséquences.

Nous avons absolument la mission d'être unis, d'imposer à tous le respect de la propriété, du travail, de la famille, en préconisant l'association comme Jean-Baptiste Godin l'a comprise et établie à Guise (Aisne). Ainsi nous tiendrons à l'écart ces hordes civilisées et sauvages qui envahissent un grand pays et détruisent en quelques mois une œuvre séculaire en pillant ses trésors, en détruisant ses plus belles espérances à force d'excès, de désordres et de hontes imposées par ces bandes armées.

On ne peut compter comme grande nation, que si la société qui la compose possède beaucoup de laborieux qui produisent, qui économisent avec sagesse, qui s'illustrent dans les arts, la science, la littérature, l'industrie des hommes moraux vraiment dignes enfin d'être nommés ainsi pour leur dévouement absolu à l'humanité. La patrie, devenue nation glorieuse, c'est la contrée acquise par le rude travail des ancêtres sur la forêt, le marais et le désert qui furent les témoins des luttes passées, du patient et séculaire labeur.

Gardons-nous bien d'être chassés et dépouillés de nos droits, l'exilé n'ayant plus de patrie ; là nous sommes nés, notre père et notre mère nous ont bercé dans leurs bras, sous ces arbres connus et chéris que rien ne peut arracher de notre mémoire. Là, nous avons aimé, nous en sommes partis soldats, nous y sommes revenus ayant accompli notre devoir, non sans fierté, pleins de sécurité et prêts à soutenir le droit contre la force. Là, le maître d'école a éclairé notre moi, nous apprenant que l'ignorance est la nuit de l'âme.

Dieu nous donne soit d'apprendre, de connaître, d'aimer, parce qu'il est l'essence même de l'ordre, de la vertu, de la vérité, de la science pour tous, et la patrie a besoin d'hommes ; vous qui voyez et entendez, sachez en faire, votre mission sera remplie.

Surtout recommandez aux élèves d'avoir de l'ordre, dignes et honorés maîtres d'école, institutrices qui avez charge d'âme ; il faut compter avec tout, même avec une épingle, car un rien a son utilité dans la vie comme dans un établissement quelconque ; l'expérience prouve que les insuccès dans le commerce, dans le savoir, proviennent toujours du désordre qu'on y laisse s'introduire ; *le lendemain fait trouver utile ce qui fut dédaigné la veille*. Dites aux élèves que le temps perdu ne se peut réparer, que c'est inutile de le chercher et répétez-leur ce dicton : « Une planche protège une croisée, mais un clou la maintient ; or, le clou est un simple morceau de fer. »

L'esclavage de l'ouvrier c'est le cabaret qui dégrade l'âme et devient la source de notre infériorité et d'un mal immense en nous ruinant, en prenant notre force, notre santé, les sommes indispensables à l'existence de

notre famille; instruons, faisons l'éducation des générations nouvelles et le cabaret se fermera nécessairement, la faim n'entrera plus au logis. On ne sera plus l'esclave du crédit qui paralyse notre liberté, qui donne droit au prêteur sur l'emprunteur, qui amène le recors pour la vente du mobilier.

Après l'école, l'atelier; c'est le sanctuaire où le père songe à la nichée bien-aimée des enfants et à l'ange qui les protège, la mère aux dévouements sans borne; l'atelier rend l'homme conscient de son devoir accompli, il devient juste, moral, économe, modéré et bon, il prépare l'avenir.

J. B. Godin, ce sociologue éclairé, ce grand philosophe, ce philanthrope au cœur généreux, ce spirite convaincu, a toujours pensé qu'il en devrait être ainsi; après avoir fait de la coopération, il a fait l'association, mais avant tout, l'école mixte des filles et des garçons et, à côté, des sociétés philanthropiques d'aide mutuelle, caisse des écoles, caisses de la vieillesse, partage intégral des bénéfices entre le capital et le travail; partout il a mis l'esprit de justice, exclu la force et la rudesse.

Ce sage, aujourd'hui désincarné, qui passa en faisant le bien, secondé par sa femme d'un si haut savoir, Mme Marie Godin, reçoit sa récompense dans l'au-delà. Sa mission d'harmonie était presque complète et ce doit être un Esprit instructeur de premier ordre, un ange gardien pour sa compagne si distinguée.

Godin ne considérait pas le peuple comme un enfant vicieux, en lui il voyait l'homme, imparfait encore, mais gravissant vers ses destinées. Il voulait que le peuple se dégrasât, et son intérêt est de le vouloir, afin de ne plus être calomnié, toujours discuté, pour mieux lui barrer les emplois dus à sa bonne conduite, au labeur continu, à la persévérance et à l'intelligence pleine de moralité. Le pauvre honnête est la sauvegarde du riche, pensait-il.

Allan Kardec déclarait aussi qu'on ne décrétait pas en un jour le progrès, l'éducation, l'union par toute la France et pour toute la France; il disait justement que, dans une foule d'endroits ignorés, il se fonderait des sociétés utiles et indispensables qui formeraient des groupes intelligents; on les reconnaîtrait par leurs résultats utiles et moraux. Puis au loin elles se reproduiraient et la boule de neige deviendrait si volumineuse que rien ne pourrait la déplacer.

Alors, ajoutait-il, ce qui sera définitif, nettement acquis et visible, ce seront les progrès de la classe ouvrière. De cette couche sociale nouvelle, bien assolée et amendée, on verra surgir, en quantité, des hommes intelligents, hors ligne, utiles entre tous et, ainsi, la mutualité engendrera des merveilles.

La force sociale est composée de deux éléments, les parvenus ou les heureux, et la classe ouvrière; unis ces deux éléments coopéreront au grand œuvre de régénération.

En cela, Allan Kardec pensait exactement comme Jean-Baptiste Godin, car les grands novateurs, les génies venus sur la terre pour nous faire progresser se retrouvent, se reconnaissent; fils de Dieu-Parabrahm ils enseignent les grandes lois d'harmonie, les mettent en application et réprouvent la guerre et le désordre en tout; ils nous indiquent la voie vraie et sacrée, celle qui conduit à la réforme des mœurs et conséquemment à celle des âmes.

Dans *Tout est substance, vie et amour*, avons-nous atteint notre objectif? nous y avons mis notre bonne volonté, toute notre spiritualité, avec cet ardent désir: Etre utile à qui nous lit.

P. G. LEYMARIE.

(Fin)

LE PRÉCURSEUR

VISION RÉTROSPECTIVE

Les siècles ont succédé aux siècles. Par milliers, ils se sont ensevelis dans l'abîme d'un passé dont nul ne saura jamais sonder la profondeur.

Les races primitives ont disparu. Après l'époque lémurienne d'où sont sortis les anthropoïdes, premières ébauches d'une future humanité, est venue la race atlantéenne ou race rouge qui, son heure venue, a lentement sombré dans les flots de l'océan où s'est engouffrée la légendaire Atlantide. Puis est apparue la race aryenne ou race blanche, contemporaine de la race noire et c'est pendant la durée de ces deux races, que deux formidables cataclysmes sont venus transformer encore la surface du globe, déjà tant de fois bouleversée (1).

(1) L'antiquité de la race humaine, sur laquelle des documents ont été puisés dans les attestations erronées ou mal comprises de la légende biblique, a progressivement reculé dans les ténèbres des plus lointaines origines. Ce n'est plus par quelques milliers d'années, mais bien par plusieurs milliers de siècles que doit se chiffrer son âge. Les mages nous parlent de divers cataclysmes géologiques qui se sont succédé à de très longs intervalles. D'après les documents que contiennent leurs archives, la Lémurie, s'il faut les en croire, aurait pris fin sept cent mille ans avant la période éocène. L'Atlantide aurait été en partie détruite, il y a huit cent mille ans, puis complètement rayée de la surface de la terre, deux cent mille ans plus tard, et enfin les deux derniers cataclysmes — désignés dans l'histoire sous le nom de déluges — auraient eu lieu, le premier, il y a quatre-vingt mille ans, le dernier, environ dix mille ans avant J.-C. Quoi qu'il en soit, l'on peut juger, par ces chiffres formidables, de la prodigieuse durée de cette préhistoire dont notre histoire proprement dite a été l'héritière.

Contemporaines de chacune de ces races, les faunes et les flores se sont succédé parallèlement. Poissons et fongères, reptiles et palmiers, grands mammifères et forêts à feuilles larges, ont successivement habité et revêtu notre globe dont ils ont préparé les destinées sidérales se déroulant avec cette lenteur majestueuse qui caractérise les évolutions éternelles.

La terre convulsée par les éruptions volcaniques, disloquée par les affaissements et les soulèvements, affouillée par les déluges, sculptée par les glaciers, rongée par les océans, avait fini par prendre la physionomie générale que nous lui voyons de nos jours, et de toutes les bêtes monstrueuses qui séculairement avaient ensanglanté ses marécages et ses plaines nouvellement émergées, il ne restait plus, outre ses grands fauves et félins de diverses espèces, que l'ours des cavernes et le gigantesque mammoth, auxquels se mêlaient déjà leurs successeurs, les rennes dont les troupeaux immenses, dans leurs migrations périodiques, traversaient annuellement l'Europe glaciaire, depuis les hautes terres de la Scandinavie, jusqu'aux gorges des Pyrénées et aux défilés des Alpes.

Nous sommes à la fin de l'époque tertiaire et c'est sur les bords de la Vézère, en Périgord, rendue si célèbre par ses nombreuses stations préhistoriques, que vont se dérouler les scènes diverses de l'antique drame que nous allons raconter.

I

LUI

Il était seul dans sa caverne. Cette caverne, haute et profonde, s'ouvrait dans la paroi presque verticale d'une roche calcaire qu'une marge horizontale, sorte de plateforme étroite, séparait de la rive droite de la rivière.

Celle-ci, limpide et de profondeur inégale, clapotait mollement le long de la berge déclive, en même temps qu'elle murmurait, blanche et mousseuse, autour des petites roches qui, çà et là, trouaient de leurs crêtes la nappe bleuâtre des eaux.

Demi-nu, musculeux et farouche, le dos recouvert d'une grande peau d'ours serrée aux flancs, mais dont les lanières battaient ses jambes velues, il se tenait debout à l'ouverture de la grotte, s'appuyant contre la paroi rocheuse dont le soubassement exhaussé formait à la porte de la caverne comme une sorte de seuil.

Il était sombre, soucieux, notre primitif préhistorique et comme écrasé déjà par le poids d'une vie dont il ne comprenait évidemment ni la signification ni le but. Dans son œil passaient et repassaient des éclairs fauves, parfois aussi des lueurs plus douces, mais hésitantes... regards étonnés d'un être inconscient de la dignité nouvelle à laquelle il a été promu et qui, récemment émergé de l'animalité, vient d'entrer dans les limbes d'une

vague humanité... dont il ne songe guère, du reste, à se glorifier d'une façon quelconque.

Se glorifier et de quoi donc ? Dans la tête de cette créature sauvage, bien que de haute et noble race, flottaient des ombres inquiétantes lui donnant comme le pressentiment confus de douleurs inommées, douleurs futures qui, sans doute, se mêleraient à celles dont il souffrait déjà : ce froid qui lui mordait les chairs, cette faim lancinante qui, si souvent, lui rongait les entrailles.

Ah ! elles ne se firent pas attendre ces tortures qui, de siècle en siècle devaient se perpétuer sous mille formes dans la vie de ses descendants. Et c'est à ces prophétiques sensations d'amertume et de vagues terreurs que semblaient s'associer les clameurs mélancoliques que jetaient les rafales dans les sonorités de la forêt déserte.

Il n'en était cependant pas découragé outre mesure, le futur athlète des luttes pour l'existence. Fièremment campé sur ses hanches, l'homme tenait en main une massue noueuse. Ses cheveux d'un blond roussâtre descendaient en longues mèches tordues qui se mêlaient aux crins noirs de la fourrure dont la tête formant capuchon, retombait sur ses larges épaules, où la gueule de la bête morte s'ouvrait en un rictus d'expression formidable.

Il regardait au loin dans la forêt, écoutant, ses gros sourcils froncés, mais avec une sorte d'indifférence hautaine, les hurlements des fauves qui, d'un fourré à l'autre, se répondaient en accents de défis saccadés et menaçants.

Les dernières lueurs de la journée s'évanouissaient lentement devant l'obscurité croissante qui, de la profondeur des bois, s'étendait et se faisait d'autant plus lugubre, qu'un orage montait à l'horizon. Sur le ciel d'un noir bleuâtre flottaient des nuées de formes bizarres, entre lesquelles s'ouvraient de temps à autre comme de gigantesques déchirures éblouissantes, auxquelles succédait l'éclat des tonnerres tantôt lointains et sourds, tantôt s'épandant en roulements prolongés que répercutaient les échos de la vallée.

Soudain, le vent s'éleva, vent furieux qui précipita les uns contre les autres les nuages saturés d'électricité. Ils se rencontrèrent, s'élargissant, se pénétrant, se poignardant de leurs éclairs et cela dans un tel tourbillon de lueurs aveuglantes, que le ciel et la terre paraissaient s'écrouler dans les flammes d'un incendie.

Puis tout s'éteignit, tout se tut, flammes et roulements. Il se fit dans les ténèbres un silence terrible, pendant lequel la nature semblait attendre épouvantée. Elle n'attendit pas longtemps. En même temps que fulgura un nouvel éclair gigantesque qui déchira le ciel d'un horizon à l'autre, retentit un coup sec, formidable, qui fit trembler les vieux chênes et frissonner jusqu'en leurs fondements les collines elles-mêmes.

La foudre venait de tomber. Elle avait dardé sa flèche sur un amas de

feuilles mortes et de branches desséchées, et ces feuilles prirent feu, et ces branches bientôt enveloppées de flammes, crépitèrent en se tordant.

L'homme, impassible jusqu'alors, tressaillit, pâlit sous ses longs cheveux roux et serra, mais avec un frémissement d'impuissance, sa mamsue qu'il sentait inutile. Ces flammes, ces éclairs, qu'il avait toujours vus, là haut, dans le ciel, les voilà maintenant sur la terre où, furieux ils rampent, s'étalant sur le sol, dévorant les brouvailles et s'attaquant même aux troncs des arbres qui s'affaissaient dans le brasier.

Et l'homme, alors, invinciblement attiré, s'élança, sautant de roche en roche plate qui, devant sa caverne, formaient comme un gué sur la rivière ; puis lentement s'approcha, terrifié, mais fasciné par ce spectacle inouï, le premier que son œil eût contemplé sur la terre.

Qui dira les sensations étranges qui l'assaillirent, alors qu'il s'avavançait et reculait tour à tour, en contournant l'incendie ? Tant de fois il avait grelotté sous sa toison déchirée et voilà qu'une exquise sensation de chaleur enveloppe son être tout entier si bien qu'il se rapproche du foyer et s'en fût rapproché plus encore s'il n'avait dû reculer subitement, devant ces langues de feu, hydres inconnues, toutes prêtes à attaquer sa chair et dont les morsures étaient bien autrement terribles que celles des bêtes les plus redoutables.

Et le brasier s'élargissait et les arbres en craquant se tordaient comme pour s'enfuir et chaque fois qu'un aliment s'effondrait sur la flamme un instant ralentie, l'homme la voyait avec surprise s'élançer de nouveau, comme une bête inassouvie qui s'apprête à dévorer une proie nouvellement conquise.

Que se passa-t-il dans l'obscur cerveau du sauvage épouvanté, mais ravi ? Quelles visions prophétiques surgirent à ses regards, des lueurs de cet incendie et qui sait si, dans son inconscience même, il n'eut pas l'obscur et confus pressentiment de l'avenir de cette race élue dont il était le fondateur, de cette terre d'Europe dont il était l'Adam prédestiné ?

Toujours est-il que cet autre Prométhée parut comprendre ou deviner de quelle conquête suprême il allait enrichir sa descendance et que tout frémissant à la fois d'audace et de terreur divine, il saisit un brandon enflammé qu'il emporta dans sa caverne.

Là, sachant ce qu'il fallait à la bête pour vivre, c'est-à-dire pour dévorer, il lui apporta des feuilles sèches, des branches mortes, des troncs d'arbres brisés par les tempêtes... Il apportait sans cesse et de quel orgueil il sentait se gonfler sa poitrine, alors qu'il voyait, de loin, sur la béante ouverture de la grotte, flamboyer ce premier foyer !

Pendant la nuit entière et dans l'ivresse de sa conquête, il veilla près de

ce feu vivifiant et protecteur qui le défendrait désormais contre les attaques des fauves.

Tour à tour inquiet et charmé, reculant devant ces langues redoutables qui sous chaque nouvelle charge de bois s'élançaient jusqu'à la voûte, il s'en rapprochait bientôt, rassuré, confiant et sentant la chaleur de la vie ranimer ses membres qu'avaient engourdis les froides rafales.

Ces rafales hurlaient toujours au dehors. Il les écoutait en frissonnant avec délices. Il les défilait désormais, dans son solide abri de lourdes roches amoncelées, qu'éclairaient, que réchauffaient à l'entour les flammes dansantes et victorieuses, lorsque tout d'un coup et comme s'il eût voulu s'élancer à l'assaut de la caverne, s'y engouffra l'un de ces tourbillons de vent qui, au dehors, faisait siffler les branches et clapoter à ses rives les eaux écumantes de la rivière. La poussée fut telle que les flammes courbées et tordues, que les braises elles-mêmes violemment balayées loin du foyer, s'étalèrent sur le sol jusqu'au fond du repaire et vinrent battre contre un jeune renne mort que l'homme avait jeté là, dans la niche aux provisions. La bête léchée par les langues de feu, mordue par les charbons ardents fuma, grésilla, rissola, répandant autour d'elle une odeur âcre, pénétrante.

Oh ! cette première odeur de viande cuite, savoureuse, excitante, comme il la renifla longuement l'homme carnassier en qui venaient de s'allumer subitement des appétits nouveaux ! Quelle révélation d'inconnue sensualité se fit dans cette organisation semi-bestiale, quelle convoitise aiguisa ces sens tout neufs qu'exaspérait si souvent une faim inassouvie ? Il goûta, il mangea et avec quelles délices, de cette venaison rôtie que venait de lui préparer le hasard.

Et quand il fut repu, se pouléchant encore de ces graisses odorantes, engourdi par une digestion capiteuse, il se coucha devant son foyer, où l'œil demi-clos, il contempla longtemps le nouvel hôte dont la présence inopinée venait de transformer son charnier.

Sut-il déchiffrer quelque chose dans les hiéroglyphes que traçaient sur le fond noir de la caverne, ces flammes laciniées, ces flèches multiformes qui modifiaient sans cesse à ses regards le spectacle prestigieux de leurs métamorphoses ? Put-il pressentir ce que deviendrait, pour la série de ses descendants, cet élément terrible, mais radieux et réparateur qui faisait couler dans ses membres et jusque dans ses veines, d'exquises sensations de vie et de forces renouvelées ? Parvint-il enfin, à épeler quelques phrases, quelques mots, au grand livre de l'histoire des évolutions humaines, sur la première page duquel il venait d'inscrire une date, la date à jamais inoubliable de la découverte, de la conquête du feu ?

Oui, il fit tout cela ; mais en songe. A demi assoupi, enveloppé dans sa

peau d'ours qui fumait à la chaleur et la main toujours à portée de sa massue, il finit par s'endormir d'un lourd et profond sommeil.

Et, alors, commença dans la cervelle vierge du primitif un long rêve mystérieux tout illuminé de visions inouïes. Dans je ne sais quel mirage des siècles à venir, il vit des spectacles incompréhensibles. C'étaient de longues avenues de lumières, des villes resplendissantes, des illuminations de fêtes, des fanaux qui, sous des montagnes, éclairaient des souterrains où roulaient, avec des grondements de tonnerre, des machines fantastiques, des phares qui balayaient de leur queue de comètes de lointaines étendues de vagues miroitantes... autant de mystères pour le troglodyte à l'âme duquel les Esprits élémentaux de l'air et du feu avaient sans doute prêté leurs ailes, hallucinations d'un cerveau exalté jusqu'à la folie, prophétiques trépassissements d'une imagination de barbare qu'enflévrèrent ces fulgurantes apparitions.

II

ELLE

L'homme était encore seul dans sa caverne. Sa physionomie toujours farouche, mais éclairée d'une certaine lueur qui lui mettait un rayon dans les yeux, semblait s'être quelque peu transfigurée sous l'incitation de pensées inconnues jusqu'alors.

A côté de lui s'élevaient de légères fumées bleuâtres dont les spirales, sorties d'un énorme monceau de cendres, s'échappaient par une fissure de la voûte. Il avait appris à recouvrir ainsi les charbons de son âtre. Il les conservait jalousement, anxieusement, tremblant toujours de les voir s'éteindre. Il se relevait, la nuit, pour les entretenir et revenait souvent, dans la journée, abrégant le plus possible ses chasses et ses absences.

Les soirs d'hiver, alors que le soleil pâissant n'éclairait plus que le faite des collines que longe la Vézère, puis que la nuit tombait lugubre et glaciale sur les bois effeuillés, l'homme regagnait son repaire. Il assujettissait solidement, entre d'énormes blocs de pierres, les troncs d'arbres derrière lesquels il se réfugiait chaque nuit, puis il s'approchait de son foyer. Il le découvrait avec un respect presque religieux. Il le nourrissait de bois sec qu'il arrosait parfois de graisses fumantes, pensant lui être agréable et mieux rassasier sa faim inassouvie.

Et là, devant le grand fétiche que personnifiaient pour lui les flammes insaisissables, recueilli, frémissant du frisson sacré des adorateurs, le premier prêtre rendait au premier dieu le culte du soir, le culte des veillées solitaires.

Et combien lugubres étaient ces veillées ! Au dehors s'amoncelait la neige ou mugissait la tempête. Tandis que les arbres sifflaient sous la bise... dans

les broussailles qui craquaient d'une façon significative, passaient et repassaient dans l'ombre de sinistres rôdeurs, qu'éclairaient vaguement les lueurs du foyer : hyènes et loups, grands ours et grands félins qui, toute la nuit, avec de sourds grondements, erraient aux alentours de la caverne dont l'homme les avait dépossédés.

Cet homme les défilait sans doute du fond de sa grotte barricadée et derrière la barrière de flammes, surtout, qu'il avait dressée entre eux et lui ; mais quelles terreurs incessantes dans le cœur de ce futur « roi de la création » qui, à chaque instant du jour, à chaque heure de la nuit, avait à se défendre contre les hordes rugissantes, maîtresses de la terre et toutes ensemble liguées contre ce dernier venu.

Dans cette tragique lutte pour l'existence, l'homme primitif avait donc toujours peur : peur des griffes aiguës et des crocs sanglants, de la faim non moins cruelle, du froid qui paralyse, peur enfin de l'inconnu formidable et de l'inattendu permanent qui formaient la trame de sa vie.

Faut-il s'étonner, dès lors, si cette peur originaire s'est transmise d'âge en âge et par hérédité continue dans l'âme de ses descendants craintifs et superstitieux ?

C'est la peur qui a formé les premières associations de ces parias de la nature. Ne fallait-il pas, contre les ennemis et les dangers de toutes sortes, former une ligue défensive et, d'autre part, invoquer ces dieux imaginaires qu'avait inventés son épouvante et qu'il s'agissait d'apaiser à tout prix, alors surtout qu'eux aussi paraissaient, dans leur colère, menacer et sévir par leurs tempêtes et leurs foudres ?

Un soir, c'était vers la fin de l'automne. De glaciales rafales soufflant du nord faisaient tourbillonner des envolées de feuilles mortes qui, tantôt battant les rochers, tantôt rasant les berges, finissaient par s'abattre dans les eaux de la Vézère limoneuse et rougeâtre. Toutefois, la perspective de l'hiver, si terrifiante jusqu'alors, n'épouvantait plus l'homme à la caverne chauffée. Quand la bise aiguë sifflait dans les feuilles des pins et des araucarias, il jetait un regard confiant et rassuré sur l'âtre de sa demeure, où brillait dans son immortelle jeunesse le divin protecteur.

Mais voici que tout à coup retentirent des cris déchirants, cris de suprême et mortelle épouvante qui dominèrent, pour un instant, le murmure du vent dans la forêt. A ces cris se mêlaient des grondements sourds, rauques rugissements baletants et entre-coupés d'une bête lancée à la poursuite d'une proie.

La bête rugissante était un ours de grande taille.

La proie poursuivie... c'était elle.

Qui donc elle ?

Quelque anthropoïde femelle, sans doute, créature ambiguë de nature

indécise et complexe qui, sur la limite de deux races voisines, servait d'anneau de transition.

Non, c'était bien une femme, *la femme*.

D'où venait-elle ? Qui saurait le dire. Née d'un père de hasard et d'une mère inconnue qui, l'un et l'autre, avaient été dévorés, sans doute, par les fauves, elle s'était enfuie, sauvée par miracle, dans la débâcle de quelque race décimée ou éteinte et c'est, poussée par sa destinée, que cette Eve nouvelle était venue là, poursuivie par la bête féroce.

Quoi qu'il en soit, toutes deux, la femme et la bête, emportées dans leur course affolée, disparaissaient et reparaissaient tour à tour, au milieu des broussailles et des troncs d'arbres enchevêtrés.

L'homme ne fit qu'un bond. Illuminé sans doute par quelque inspiration soudaine, il avait, d'une main, arraché du foyer un brandon enflammé, tandis que, de l'autre, il saisissait et serrait nerveusement sa noueuse et terrible massue.

Bientôt il atteignit le groupe et certes il n'était que temps. La femme, renversée par un coup de patte, gisait à terre, disparaissant presque sous les formes monstrueuses de la bête velue. Un autre coup allait l'achever sans aucun doute — lorsque retentit un nouveau cri, non de détresse comme le premier, mais cri d'attaque, de fureur et de guerre, qui fit retourner le fauve... Et c'est alors que, dans les ténèbres, brilla subitement un éclair.

Dans la gueule ouverte de l'animal disparut presque en entier le tison enflammé que l'homme venait d'y enfoncer d'une rapide et violente poussée. Dans un hurlement de douleur, l'ours affolé recula quelque peu, pour s'élancer de nouveau, sans doute ; mais après le brandon de feu, vint la massue pesante. Un premier coup asséné sur le museau de la bête, dont il démantibula la mâchoire, la fit chanceler un instant, puis reculer de nouveau. Un second coup plus formidable encore fendit le crâne du monstre qui s'affaissa pour ne plus se relever.

Palpitante, folle de terreur et oubliant ses meurtrissures, la malheureuse, se relevant à demi, se précipita aux genoux du vainqueur presque aussi redoutable, à ses yeux, que l'avait été l'animal terrassé. Elle implorait sa pitié par des gestes insensés, par des gémissements de supplication désespérée qui ressemblaient à des hoquets d'épileptique. Le regard que lui jeta le chasseur victorieux la rassura, sans doute, car une sorte de sourire, encore contracté par l'épouvante, vint éclairer son pauvre visage d'une expression navrante de bête reconnaissante mais soumise et toujours suppliante.

Que se dirent-ils ; en quel langage de sons gutturaux, de signes et de gestes confus, échangèrent-ils leurs impressions premières ? Nul ne le saura jamais. Toujours est-il qu'une sorte d'accord inexprimé se fit entre

eux, de jour en jour, et qu'ils vécurent, là, dans l'entente tacite d'une sorte d'association familiale. Le foyer commun les réunit, les rattacha l'un à l'autre. A tour de rôle, ils veillaient à la conservation du bon génie dont la femme sut bien vite apprécier les bienfaits inestimables. Ils le nourrissaient avec respect, plus encore, dans un vague sentiment d'adoration muette et c'est dans ces menus soins d'intérieur, dans la préparation des repas quotidiens, quelque grossiers qu'ils fussent, que se nouèrent et se fortifièrent les invisibles liens de la famille future — ébauchée dans cette caverne, ancienne tanière de bêtes sauvages.

Certains travaux spéciaux devinrent l'objet des occupations quotidiennes de la femme. Tandis que l'homme parcourait la forêt, à la recherche d'un gibier quelconque, fauves qu'il tâchait d'assommer dans quelque embuscade, menues bêtes des champs qu'il capturait au moyen de pièges ou poissons de la rivière qu'il prenait dans des espèces de filets fabriqués de lanières d'écorces grossièrement tressées, c'est elle qui faisait le « ménage » remuait et rafraîchissait la litière de la couche reléguée dans l'un des coins obscurs de la grotte, préparait les peaux des animaux abattus qu'elle raclait avec des couteaux de silex tranchants, qu'elle assouplissait, qu'elle taillait, puis qu'elle cousait enfin au moyen de tendons attachés à de fines languettes d'os ou de corne servant tout à la fois de poinçons, d'aiguilles et de polissoirs.

Plus tard, vinrent les enfants, petites bêtes sauvages qui, dès le soir venu, venaient s'accroupir autour de l'âtre. Pendant les longues veillées d'hiver qu'éclairaient seules les flammes intermittentes du foyer, de grossiers rudiments d'éducation leur étaient donnés par le père qui leur enseignait à durcir la pointe d'un épieu, dans les cendres rougies, à cliver des fragments de silex ou à tresser les mailles de nasses qu'on plaçait, soit dans la rivière, soit dans les étroits passages préparés pour la chasse aux menus gibiers de hasard, dans les petits défilés que formaient les roches éboulées.

Que se passait-il dans la tête de ces créatures élémentaires dont toutes les pensées, tournant dans le cercle d'une vie à demi bestiale, naissaient informes, puis s'éteignaient à l'état embryonnaire pour recommencer le lendemain dans le même circuit fermé ? Quelles vibrations sourdes se faisaient dans ces cervelles engourdies, quelles lueurs fugitives, quels pressentiments intermittents inconscients ou mal compris, venaient, de temps à autre, ouvrir des échappées et réveiller des « aptitudes » sous ces crânes épais que hantaient, malgré tout, des instincts d'indéfectible perfectibilité ?

LA MÉDIUMNITÉ DE M. DESMOULINS

Nous empruntons au « Light » du 8 décembre 1900 le récit suivant, qui complète ce que plusieurs grands quotidiens et la plupart de nos confrères ont dit du cas fort intéressant du peintre Desmoulins :

« Pendant le récent « Congrès Spirite », qui a eu lieu à Paris pendant la deuxième moitié de septembre, l'attention a été fortement attirée par plusieurs dessins de têtes et de personnages obtenus mécaniquement par M. Fernand Desmoulins, célèbre peintre, qui habite près des Champs-Élysées ; et plusieurs spiritualistes bien connus m'ont demandé de faire le récit des séances très intéressantes que j'ai eues avec lui, pendant mon séjour ici.

Je suis allée à Paris le 14 septembre, pour assister à la lecture d'un article que j'avais écrit pour le « Congrès Spirite », et d'un second pour le « Congrès de l'Humanité », commençant le 23 septembre. Le fait que je me suis trouvé en relations avec des spiritualistes d'autres nationalités, représentant diverses écoles de pensée et diverses méthodes de recherches, a rendu mon séjour à Paris des plus intéressants et des plus instructifs.

Pendant le « Congrès Spirite » une chambre de l'étage supérieur avait été réservée à une collection de divers objets, d'intérêt psychique, entre autres plusieurs albums de photographies d'Esprits matérialisés par la médiumnité de Mme d'Espérance.

C'est là que je fus présentée au commandant Tegrad, de Tours, dont la spécialité est d'obtenir l'impression photographique des fluides magnétiques et de la pensée. Son opinion est que *la pensée est une force que la volonté met en action*. Il dit avoir prouvé par ses expériences que des impressions peuvent être faites sur des négatifs par la projection intense de la pensée concentrée, et que cette pensée objectivée peut prendre sur la plaque une forme permanente.

Je le trouvai près d'une table couverte de photographies de cette espèce, et paraissant très enthousiasmé de son sujet. Il me donna à emporter très aimablement quelques photographies, et m'affirma que dans les photographies de la pensée, les objets qu'on y discerne vaguement ont été produits sur le négatif par simple *impression mentale*, et que, il y a quelques années, il a donné dans la « Revue scientifique du Spiritisme » la description complète de sa manière de procéder.

Mais ce qui m'intéressa le plus vivement, ce fut une série de têtes très remarquables, dessinées au crayon, et suspendues aux murs dans des cadres. Les visages étaient généralement grands, beaucoup avaient les yeux fermés, autour d'eux était une sorte de brume qui donnait au spectateur l'impression que chacun de ces visages vous regardait du fond d'un abîme

impénétrable de ténèbres et de tristesse. Les diverses expressions de tous ces visages disaient silencieusement les tortures de leurs âmes, et quand on les regardait fixement, elles vous repoussaient et vous fascinaient tour à tour.

Le dessin de chaque sujet était traité d'une façon rude et grossière, indiquant la rapidité de l'exécution, mais il y avait dans chaque tableau une force et une individualité irrésistibles. Comme je les regardais avec un membre du comité, M. Dareau, il m'expliqua les circonstances particulières dans lesquelles ces dessins avaient été obtenus, ce qui ajoutait grandement à leur intérêt, et comme à ce moment, l'artiste lui-même, M. Desmoulins s'approchait, il me présenta à lui.

Tout en causant M. Desmoulins me dit qu'il ne s'expliquait pas le moins du monde par quel moyen il avait dessiné ces visages singuliers ; tout ce qu'il savait c'est que, quand il se mettait à cette œuvre, il sentait son bras droit se mouvoir de lui-même, sans qu'il eut la moindre idée du sujet et du genre de ce dessin. Je trouvai qu'il était ignorant du spiritualisme et des pouvoirs de la médiumnité, et sa franchise de manières, son évidente surprise à ce nouveau développement de son art, si différent de ses productions habituelles, m'intéressèrent grandement.

Au cours de notre conversation je lui parlai de l'hypothèse du guide spirituel qui produisait sans doute ces extraordinaires dessins, qu'il repoussait énergiquement pour être des spécimens de son talent et de ses idées, et la pensée qu'il pouvait être médium sans le savoir l'amusa énormément. Mais quand je lui eus expliqué que probablement un voyant verrait un Esprit près de lui se servir de son bras pendant qu'il dessinait ces têtes, il devint profondément intéressé et accepta mon invitation de venir à une séance à mon hôtel, où il trouverait un voyant, M. Knowles, médium dont j'ai déjà parlé dans le « Light », lequel surveillerait tout ce qui se passerait pendant qu'il dessinerait à la table.

Le vendredi, 21 septembre, il vint avec son amie, Mme Savalle, et le cercle se composait en outre de Mme de Laversay, de M. Knowles, de mon fils et de moi. M. Desmoulins s'assit à la table avec son papier, ses crayons, et une lampe posée près de sa main. Peu d'instants après il commençait à dessiner, après avoir, suivant son habitude, disposé devant lui deux feuilles de papier, l'une à droite pour le dessin, l'autre à gauche pour l'écriture automatique, qui s'obtient par moment.

M. Knowles décrivit alors un Esprit qui jetait son ombre sur M. Desmoulins pendant que celui-ci dessinait, avec cette particularité que la partie droite du médium était seule influencée. M. Desmoulins resta parfaitement conscient et put causer librement et conserver l'usage parfait de son bras

gauche, pendant que sa main droite dessinait rapidement, évidemment utilisée sans l'intervention de sa volonté consciente.

L'Esprit vu par M. Knowles était celui d'un homme de taille moyenne, paraissant avoir de 35 à 40 ans. Il portait un chapeau noir à larges bords, et semblait enveloppé dans un lourd manteau noir, dont un bout était rejeté sur l'épaule gauche. Il avait les cheveux longs, la moustache noire, le nez bien fait et de beaux yeux noirs. Au milieu du menton était une petite barbiche, ses doigts étaient longs et minces et son expression nettement méchante.

M. Knowles fut alors possédé par « le Maori », un de ses guides, qui nous dit que cet Esprit avait été artiste pendant sa vie, qu'il croyait qu'il n'avait pas été bon, et qu'il n'avait fait aucun progrès depuis qu'il vivait de la vie des Esprits. Il était fortement attiré par M. Desmoulins, parce qu'il avait découvert qu'il pouvait s'en servir pour dessiner et que cela lui faisait grand plaisir; mais il semblait très ennuyé d'être vu et décrit; et comme nous le questionnions sur sa vie terrestre, il fit écrire violemment à M. Desmoulins cette phrase en français : « Jette le papier à la tête du médium. »

M. Desmoulins lui demanda si la description faite de lui était exacte, et l'Esprit écrivit :

« Oui, je suis fort surpris que tu me fasses faire des expériences de cette sorte. »

Je demandai alors à l'Esprit s'il pouvait voir le Maori dirigeant M. Knowles, et M. Desmoulins écrivit automatiquement :

« Oui, un Esprit étranger, fort grand, un homme fort et puissant. »

Ce nouvel aspect de la situation parut intéresser grandement M. Desmoulins, et pendant cette séance nous obtinmes le dessin d'une tête d'un type très repoussant, et une autre tête d'un homme plus puissant, qui fut commencée et finie à l'envers en notre présence !

Comme nous faisons des observations à l'Esprit-artiste pour dessiner tant de visages horribles et attristants, il « écrivit qu'il dessinait les visages qu'il voyait autour de lui. »

Le mardi, 25 septembre, je préparai une autre séance à laquelle assistaient : M. Desmoulins, Mme Savalle, Mme de Laversay, M. Knowles, mon fils et moi. J'avais aussi invité Mme Stannard, à qui nous devons les très intéressants rapports du Congrès publiés chaque semaine dans le « Light », et M. Daveau, qui est très médium.

Ce jour-là, M. Knowles vit le même Esprit s'emparer du côté droit du corps de M. Desmoulins, et après le dessin un peu incohérent de deux têtes parfaitement déplaisantes, l'Esprit annonça son intention de dessiner quelque chose de joli; et cette fois nous assistâmes à l'exécution d'une tête de femme pleine de grâce artistique, et exécutée de la manière la plus déli-

cate. Mme Stannard exprima le désir de l'emporter, ce qu'elle fit, mais j'ai encore toutes les autres, et entre autres une horriblement repoussante, mais qui fut faite *les yeux complètement fermés*.

Nous étions tous si intéressés que M. Desmoulins nous demanda d'aller à son atelier, samedi, 29 septembre, et de comparer ses productions habituelles avec celles qu'il obtenait automatiquement. Malheureusement, je fus fortement indisposée pendant les trois jours suivants, et je ne pus me rendre à l'atelier de M. Desmoulins avec mes amis, comme je l'avais projeté; mais il fut assez aimable pour m'envoyer sa photographie qui est très ressemblante.

Pendant les séances M. Desmoulins nous parla fréquemment d'Emile Zola, le célèbre auteur, dont il est l'ami et l'admirateur; et pendant les poursuites qui eurent lieu contre Zola, à l'occasion du procès Dreyfus, il paraît que M. Desmoulins quitta volontairement Paris pour partager l'exil de Zola en Angleterre, prouvant ainsi qu'il était un ami fidèle.

Mon expérience personnelle de dessin automatique, obtenue par ce très intéressant artiste, restera toujours dans mon souvenir comme une de mes plus intéressantes expériences psychiques, et si l'Esprit progresse ou est mis à l'écart par quelque guide plus avancé, si M. Desmoulins de son côté se met plus au courant des possibilités de rapports avec les Esprits, je crois qu'il deviendra un excellent médium.

Je suis sûre que toutes les personnes dont j'ai donné les noms confirmeront tout ce que j'ai dit ici, et j'aurais plaisir à montrer les dessins à quiconque voudra les voir.

Effie Bathe

Hurstborne Lodge, Ashchurch Park Villas,

(Traduit par G. BÉRA).

Goldhawk-road. W.

M^{ME} CORNER A GLASGOW

Pendant ces trois dernières semaines, Glasgow a eu le plaisir et le privilège de voir neuf séances de matérialisation avec le médium bien connu, Mme Elgie Corner (Florrie Cook). Ce n'est que rendre justice au médium que de dire qu'elles ont été partout uniformément réussies et convaincantes. Elles ont été conduites dans des conditions d'épreuves très strictes, que Mme Corner demandait d'adopter pour la satisfaction des assistants. Les séances eurent lieu dans différentes maisons où elle était inconnue, et chaque fois elle fut attachée et cachetée de façon à ôter toute possibilité de fraude. A plusieurs reprises, ses vêtements furent examinés par des dames aussitôt avant la séance, et à une des séances, un monsieur présent demand

la permission de condre autour des poignets le ruban avec lequel elle était attachée. Nous avons le plaisir de rapporter que ce monsieur a exprimé son entière satisfaction sur la condition dans laquelle les liens se trouvaient à l'examen qui suivit la séance.

Tous ceux qui ont eu le privilège d'assister aux séances de Mme Corner sont familiers avec le « capitaine » et « Marie », qui sont rarement absents quand elle est influencée. Le premier, comme d'habitude, prenait la conduite des séances et, quoique invisible, on entendait clairement sa voix. « Marie » fut non seulement entendue, mais vue, par beaucoup d'amis qui purent lui serrer les mains et examiner ses draperies. Outre ces esprits habituels, on vit les formes de deux enfants, d'une religieuse, d'un monsieur en toilette de soirée, et d'autres, qui furent parfois reconnus. Une des enfants, une petite fille, fut reconnue par son père qui était présent, et quoique le pouvoir fut en décroissance, il était suffisant encore pour permettre à l'esprit d'agiter sa main d'une façon qui lui était habituelle pendant sa vie.

Les séances ont été impressionnantes et convaincantes, et ont frayé la route pour convaincre les sceptiques des vérités du spiritualisme.

Je mentionnerai que les chambres où avaient lieu les séances furent éclairées par deux lampes de chambre noire de photographe, de sorte que, sous cette faible lueur, les assistants se voyaient clairement les uns les autres. (*Light.*)

Archibald M. Arthur,
9, Buckingham-terrace, Partick.
Andrew Mac-Kellar
493, Victoria-road, Glasgow.

LA PRIÈRE DE FRÉDÉRIC II DE PRUSSE

Frédéric II, le grand roi de Prusse (1712-1786), surnommé le *roi philosophe*, était intimement lié avec Voltaire, le génie le plus universel que possède la littérature française. Grâce à cette intimité et à l'influence de Voltaire, le roi Frédéric a laissé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, tous écrits en français, sa langue de prédilection. Sous le voile de ce pseudonyme « *Philosophe de Sans-Souci* », il y a professé des doctrines anti-religieuses, et soutint une lutte acharnée contre la religion chrétienne. Les écrits les plus remarquables sont les suivants : *l'Anti-Machiavel*, *Poésies du philosophe Sans-Souci*, *l'Art de la guerre*, poème en 6 chants, *Mémoires historiques*, et une *Correspondance* des plus intéressantes, surtout celle avec son favori Voltaire.

Dans ces œuvres, Frédéric le Grand traite avec un égal succès la philosophie, l'histoire et le genre épistolaire. Il est simple, clair, élégant, et brille surtout par la justesse et l'esprit. Comme philosophe, il adopta les idées de Locke, l'un des pères de la métaphysique moderne, et de Condillac, célèbre philosophe du XVIII^e siècle, chef de l'école *sensualiste*, qui exposa des doctrines nouvelles dont les principales sont : que toutes les idées viennent des sens ; que les facultés de l'âme elle-même ne sont, comme les idées, que des *sensations transformées* ; que le progrès de l'intelligence dépend de la perfection des langues, et que, la seule bonne méthode est l'analyse : Condillac est l'auteur de : *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) et du *Traité des sensations* (1754).

Bien que Frédéric II ait témoigné le mépris absolu de toute religion positive, il n'était cependant pas athée, ainsi que le fait suivant le prouve.

Un jour, Frédéric le Grand, debout sur la tour du couvent de Kamenz et admirant la perspective, s'écria : « Mon Dieu ! Esprit éternel, Lumière des intelligences, OEil du monde, qui pourrait douter de ton existence et nier ton Éternité, ton Amour et ta Sagesse, en contemplant la beauté, la symétrie et l'ordre de la Nature ? Oh ! divine puissance, je t'admire, je t'adore dans tes œuvres et courbe ma tête avec adoration devant ta gloire, devant ta grandeur et devant ta magnificence !... Pourquoi les hommes ne se contentent-ils pas de cette grande église, la Nature ?... Pourquoi s'entassent-ils dans ces édifices pleins d'hypocrisie, de basse cupidité, de jalousie, d'esprit de domination et d'orgueil, construits par la main des hommes, de sable et de mortier, pour écouter de faux prêtres, au lieu d'écouter l'Être suprême au dehors, dans un bel Univers ?... Les prêtres disent et écrivent de moi que je suis un hérétique, un athée, un incrédule, cependant mon âme est pleine de confiance en Dieu, en Son amour, en Sa justice, en Sa bonté infinie... Je le prie, non pas avec les paroles des prêtres, mais uniquement avec les paroles de mon âme ! »

JOSEPH DE KRONHELM.

PETITE ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES OCCULTES

DE L'ÂME ET DE SA NATURE

(Voir la *Revue* de janvier 1901.)

L'âme est le principe supérieur de l'homme, dans lequel réside sa sensibilité, son entendement et sa volonté. Ce principe agit sur le corps physique par l'intermédiaire de l'astral. D'après des études et des observations

psychologiques, l'âme serait le principe qui sent, qui pense, qui veut et qui commande.

On dit d'un homme d'une rigide probité, c'est une *âme bien trempée* !

D'après la Doctrine du Ternaire ou des trois principes, un seul d'entre eux représente l'âme ; mais en analysant ces principes pour former le Septénaire, l'âme se subdivise en plusieurs autres éléments, elle comporte comme nous l'avons dit au commencement du présent chapitre sept principes.

Si Dieu et l'immortalité ont fourni matière à de nombreuses études et controverses, à des discussions jamais terminées, de son côté, l'âme a été un des problèmes les plus étudiés par les penseurs et les philosophes de tous les temps et de tous les pays. Du reste l'âme et l'immortalité sont des sujets presque identiques et qui, en tous cas, sont réunis entre eux par de puissants liens, ainsi qu'avec l'idée de Dieu.

Les rapports de l'âme et du corps sont tellement évidents que, de tous temps, l'homme a cherché à se les expliquer. Il s'est efforcé surtout à découvrir quels sont les organes qui subissent l'influence immédiate des facultés psychiques et qui à leur tour réagissent sur l'âme.

Dans quelle partie du corps humain réside l'âme ? On l'a placée tantôt dans le cœur, tantôt dans le cerveau ; nous verrons bientôt ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces suppositions.

Dans l'Antiquité, quelques Philosophes ne voyaient dans l'âme qu'un souffle (*πνεύμα*), c'étaient les Epicuriens. Ils plaçaient l'âme dans le cœur (1) ; d'autres la considéraient comme un foyer, une harmonie qui produisait l'organisation des corps, ce qui faisait dire à Platon que l'âme est « un principe qui se meut de lui-même ».

Beaucoup de philosophes distinguaient dans l'homme plusieurs âmes la confondant ainsi avec ses diverses manifestations ; ils reconnaissaient en conséquence une âme *raisonnable*, une âme *irascible*, une âme *courageuse*, etc. ; cette idée étrange a été admise par Pythagore, Platon, ainsi que par divers philosophes de l'Orient. Aristote, lui, admettait cinq âmes : l'*appétitive*, la *motrice*, la *nutritive*, la *sensitive*, enfin l'*âme rationnelle*.

Inutile de dire que toutes ces suppositions sont reconnues aujourd'hui erronées, et que l'on admet que la nature de l'homme crée une ligne de démarcation distincte entre l'âme, le corps et l'esprit. — Descartes, dans ces temps modernes, a le premier entrevu cette démarcation.

Si, en effet on considère l'âme dans sa nature et d'après les caractères qui lui sont propres, on voit qu'elle est *une*, *identique*, et *susceptible de sentiment et d'intelligence* ; elle se distingue du *Moi*, qui constitue la Personnalité humaine, bien que substantiellement le *Moi* et l'*âme* ne soient qu'un seul et même être pensant, doué de trois qualités ou attributs, qui sont : l'*Unité*

(1) LUCRÈCE, *De naturâ rerum*, III, 141 : « *media regione in corpore hæret* ».

l'Identité et l'Activité, et dans chacun de ses actes, l'âme se montre fonctionnant avec ses attributs et pouvant dire : « *Je sens, je connais, j'agis.* »

Ces trois attributs : Unité, Identité, Activité se trouvent-ils dans la matière ? Certainement non ! Il faut donc admettre qu'il existe dans l'homme deux substances différentes, comme nous l'avons dit ci-dessus : l'une matérielle : le *corps*, l'autre immatérielle : l'âme.

Cette double substance admise, il devient nécessaire d'étudier les rapports qui existent entre les deux substances et l'influence qu'elles exercent réciproquement l'une sur l'autre. Cette étude fort complexe ne présente aucune difficulté pour le matérialiste, puisque celui-ci nie l'existence de l'âme, ce qui, du reste, est très commode et dispense de donner des explications. Malheureusement, il ne suffit pas de nier l'existence d'un fait pour que celui-ci n'existe pas ou cesse d'exister et supprimer une question n'est pas la résoudre ; c'est ce qui arrive pour tout et surtout pour la *Psychologie*.

On aura beau nier l'existence de l'âme, cela ne prouvera rien, absolument rien ; au contraire, si ce fait était si évident par lui-même, il y a de longs siècles qu'on ne s'en occuperait plus. Et Dieu sait s'il y a longtemps qu'on étudie la question, nous pouvons même dire que jamais elle n'a autant préoccupé que de nos jours les esprits sérieux.

Sans remonter trop haut dans l'histoire, nous dirons que les Epicuriens, dont nous venons de parler ont vu dans l'âme, un simple organe, comme le pied, la main, l'œil, l'oreille. Pour eux c'est un simple composé moléculaire et c'est au mouvement de ses molécules, auquel ils attribuaient ses sensations.

Nos matérialistes modernes ont absolument adopté ce même raisonnement.

Écoutons-les un instant ; ils disent avec Cabanis (1) que « deux grandes modifications de l'existence humaine se touchent et se confondent par une foule de points correspondants et que les opérations désignées sous le nom de *morales* résultent directement, comme celles que l'on nomme *Physiques*, de l'action soit de certains organes particuliers, soit de l'ensemble du système vivant ».

Avec Broussais, les matérialistes modernes prétendent, en termes plus explicites encore, que « toutes les facultés de l'homme sont attachées à son Encéphale ; que l'intelligence n'est pas une chose indépendante du corps, qu'elle tient à un cerveau vivant dans certaines conditions... et qu'on doit rallier les phénomènes instinctifs et intellectuels à l'excitation du système nerveux. »

De sorte qu'un idiot et un crétin pourraient d'après cette belle définition,

(1) *Rapports du Physique et du Moral de l'homme.*

devenir de grands hommes, des grands *Génies*, si on excitait fortement leur système nerveux!...

Quels génies devraient être, d'après cette définition, les forcenés, les fous furieux qui ont leur système nerveux très fortement excité!...

Cette excitation ne manquerait pas certainement d'augmenter le volume du cerveau, de l'encéphale qui est considéré comme le centre nerveux par excellence.

Or, les faits, nous venons de le voir, contredisent cette proposition, puisque les déséquilibrés, les fous, les forcenés sont des individus qui ont généralement le système nerveux dans un état de surexcitation parfois extraordinaire. Ce n'est donc pas dans cette excitation, dans cette hyperesthésie, qu'il faut chercher l'explication des phénomènes psychiques.

Nous ne poursuivrons pas nos recherches dans cette voie, mais nous mentionnerons l'opinion d'un de nos docteurs contemporains qui résume celle des matérialistes. Comme ses prédécesseurs plus ou moins célèbres, le Dr Charles Richet place lui aussi dans l'Encéphale les fonctions psychiques, « Toutefois, dit-il (1), nous ne nous étendrons pas ici sur ce problème difficile et intéressant. C'est à la Physiologie expérimentale jusqu'à présent, pour des motifs divers, assez impuissante en cette matière, qu'il appartient de résoudre la question. Il nous suffira d'admettre, ce qui est à peu près incontestable, que les fonctions psychiques sont une des fonctions de l'Encéphale. »

Le « à peu près incontestable » est un pur chef-d'œuvre ; en science il ne faut pas des *à peu près*, surtout quand un objet est absolument contestable ; nous nions formellement que les fonctions psychiques dérivent de l'encéphale. Les travaux du colonel de Rochas l'ont absolument démontré (2). Mais poursuivons, et nous allons voir que les recherches anatomiques ne peuvent en rien éclaircir, ni même simplement éclairer la question ; ce n'est pas nous, mais le Dr Richet lui-même qui le dit ; écoutez plutôt :

« Mais tous ces faits » (relations du système avec ses fonctions : système nerveux central, capillaires, tubes nerveux, membrane, protoplasma, noyau, myélocytes, substance blanche, substance grise, etc., etc.), mais tous ces faits, si bien observés qu'ils soient, ne nous sont d'aucune utilité en psychologie. L'anatomie n'a jamais pu donner que de bien pauvres notions psychologiques et la psychologie peut, moins que toute autre branche des sciences physiologiques, espérer quelques éclaircissements dans les recherches des anatomistes.

(1) ESSAI DE PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE, pages 29 et 30, un vol. in-18, Paris, 1887.

(2) Cf. notamment les deux ouvrages suivants : *Les Etats superficiels de l'hypnose* ; *les Etats profonds de l'hypnose*.

« Il serait pourtant bien intéressant de savoir dans quel élément du système nerveux siège l'activité psychique. On admet, comme un dogme inébranlable, que la cellule nerveuse est l'élément actif du système nerveux, que les fibres blanches ne jouent qu'un rôle accessoire, un rôle de *conduction*. Mais cet axiome universellement admis, et que nous nous garderons de contredire, aurait besoin d'être démontré mieux qu'il ne l'a été jusqu'ici. On ne peut alléguer à cet effet que des vraisemblances, des analogies, des présomptions. La preuve directe n'est pas faite et, en fait de science, il n'y a que des preuves directes qui puissent entraîner des certitudes. »

Nous ne pouvons qu'approuver pleinement ce dernier paragraphe ; il ne faut pas des *à peu près* en science et, certainement dans la question, la preuve directe n'est pas faite.

La cellule nerveuse est bien l'élément actif du système nerveux, mais l'activité psychique ne réside pas seulement dans un système nerveux quelconque. On ne veut voir en ceci que la matière, et dès lors le problème est insoluble, parce qu'un des éléments essentiels manque. Cet élément, c'est la Spiritualité, c'est-à-dire une essence supérieure, divine, qui complète l'activité psychique, qui alimente l'âme toute entière, et combien puissamment !

C'est pour se manifester à nos sens physiques que l'âme a besoin d'un organe, et cet organe réside dans le système nerveux : absolument comme pour la production de la lumière électrique, il faut des substances matérielles, une force, des acides, des sels, des métaux ; mais la lumière produite est-elle aussi matérielle que les organes de la production ? Personne ne saurait le soutenir. L'électricité est impondérable ; dans le vide, son extension est incalculable ; enfin, elle ne connaît pour ainsi dire pas de distance, en une seconde elle fait plusieurs fois le tour de la terre ! Ce ne sont pas là des propriétés de la matière ordinaire ; l'électricité a donc, pour ainsi dire, quelque chose d'immatériel, de spirituel, s'il nous est permis de dire, qui peut faire comprendre le rayonnement, l'expansion de l'âme. Hé bien ; il en est de même de l'activité psychique et cela à un degré beaucoup plus intense. Le système nerveux remplace, en ce qui concerne l'âme, les piles, les accumulateurs de l'électricité ; et l'âme, fluide qui a plus d'un point de ressemblance au fluide électrique, l'âme, disons-nous, vient se condenser dans le centre nerveux et produire les phénomènes si surprenants qui se révèlent chez l'homme ; PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES.

Et nous allons donner ici des preuves de ce que nous avançons, preuves que nous croyons irréfutables.

Si l'activité psychique, que l'on est convenu d'appeler *Âme*, n'était que le résultat, le produit de la matière, comment expliquer les phénomènes de magnétisation, d'hypnotisme, de suggestion, de claire audience, de claire

vue ou double vue ; comment admettre, par exemple, qu'une personne éveillée, douée de double vue, qui est là devant vous, puisse voir à n'importe quelle distance et qu'elle puisse voir dans le présent, dans le passé et dans l'avenir, dans un avenir relativement prochain. La matière seule ne permet pas d'atteindre de pareils résultats. Il y a donc, dans ces faits, un principe qui échappe à la matière ; il y a quelque chose d'éthéré, de spirituel, de divin et c'est ce principe, ce quelque chose qui est l'âme, qui la constitue, la rend toute différente de la matière et la fait immortelle.

Ceci dit, nous ne nous faisons pas d'illusion sur ce que nous venons d'avancer, la science se contentera de nier, mais qu'est-ce que cela prouve ? Est-ce que la science ne nie pas encore, en grande partie du moins, tous les faits d'hypnotisme transcendants, de suggestion, de double vue, de claire audience. Et cependant, nous pouvons affirmer que nous avons vu et voyons tous les jours depuis trente ans des faits de double vue et de claire audience tellement extraordinaires et authentiques qu'il ne nous est pas possible de ne pas constater qu'en dehors du monde matériel, il existe un monde spirituel ou, disons mieux qu'en dehors des systèmes matériel, mécanique, physique, il y a un système spirituel réciproquement représenté dans l'homme par le corps et par l'âme.

Ce que nous avançons est établi sur des preuves, sur des preuves incontestables, qu'il n'est pas donné à tout le monde de voir aujourd'hui, mais quand l'humanité aura progressé, ces preuves à l'heure présente au pouvoir seulement de quelques privilégiés, seront tellement surabondantes que la question psychique ne sera même plus discutée, tant elle sera brillamment éclairée, tant elle sera claire et lumineuse.

Ce jour-là, les Physiologistes ne seront pas obligés de chercher, au milieu de tous les systèmes nerveux, un système nerveux *psychique*.

LES AMES DIVERSES DE L'HOMME

Nous n'ignorons pas aujourd'hui, que si l'on provoque l'hypnose chez un sensitif, on peut augmenter graduellement l'effet et déterminer trois états superficiels ou états profonds de l'hypnose.

De prime abord, il est difficile de s'expliquer pourquoi une même opération magnétique peut faire passer le sujet par de nombreux états si différents les uns des autres, mais plus particulièrement par trois états spéciaux. Ceci tient à un fait qui, jusqu'ici, est resté inexplicable et que nous pensons pouvoir expliquer par la kabbale, c'est la possession par l'homme de trois âmes différentes, comme nous allons voir, lesquelles âmes correspondraient aux trois états principaux de l'hypnose.

Nous savons qu'en psychologie, il existe trois mondes : le monde physique, le monde astral et le monde spirituel ; or, l'homme étant l'image du

monde, du *Macrocosme*, puisqu'il est un *Microcosme*, l'homme, disons-nous, est composé de trois éléments; mais ceux-ci sont doubles, dans l'homme, et ces six éléments sont dominés par Buddhi ou l'âme spirituelle. Voilà les sept principes constitutifs de l'homme.

Par ce qui précède, on voit que l'homme peut donc posséder trois âmes : l'âme spirituelle, l'âme astrale et l'âme physique.

C'est cette triple propriété qui peut donner lieu à ces cas de double conscience, si difficiles à expliquer parfois chez un seul et même individu.

Où résident ces âmes dans le corps humain? Il est bien difficile de le dire en ce moment, car la science psychique est pour ainsi dire dans la période de l'enfance. Nous allons cependant tenter un essai.

Descartes, qui n'admettait qu'une âme, plaçait son siège dans la glande pinéale c'est-à-dire dans le point central du cerveau : le trou de Brâtsma.

Les Occultistes, qui admettent trois âmes, ne donnent pas les milieux de leur résidence.

Quant à nous, s'il nous fallait absolument désigner les localités du corps où sont placées les âmes humaines, nous appuyant sur un procédé de magnétisation connu, qui consiste à diriger l'influx magnétique sur la tête, sur l'épigastre ou bien sur le cœur, enfin, sur les organes génitaux, nous n'hésiterions pas à placer dans ces localités les trois âmes diverses de l'homme.

Pour justifier le siège de l'âme spirituelle, nous nous appuyerions sur l'autorité de Descartes; pour justifier le siège de l'âme astrale, sur ce fait que, les sujets magnétisés, les somnambules ou médiums, ne se dégagent, c'est-à-dire n'expulsent l'astral de leur corps de son *enveloppe*, qu'après avoir effectué une forte aspiration qui a l'air de s'engloutir dans l'épigastre; enfin, nous plaçons le siège de l'âme physique dans les organes de la génération, parce qu'ils servent à la reproduction de l'espèce; du reste, ces trois foyers sont des centres nerveux très puissants; ceci est incontestable; il n'est pas besoin d'y insister.

Combien, il nous faudrait encore écrire sur le psychisme, pour faire comprendre au lecteur l'importance d'un tel sujet, malheureusement, dans un ouvrage synthétique, il n'est pas possible d'en dire davantage et nous pensons que ce qui précède suffira pour faire comprendre combien ce sujet mérite l'attention de l'homme et les quelques données qui précèdent suffiront, pensons-nous, à éveiller l'intérêt du lecteur et à lui inspirer l'idée d'étudier plus avant la question; en compulsant les livres entièrement écrits sur le *Psychisme*, principalement les ouvrages tout récents, qui sont plus au courant que les anciens, de nouveaux faits psychiques incontestables scientifiquement démontrés par des expériences sérieuses.

(A suivre).

ERNEST BOSCH.

HOMMAGE AU FONDATEUR DU FAMILISTÈRE

Tiré du journal *Le Devoir*, du 10 novembre 1900.

Que j'arrive ou non à vous convaincre, je fonderai au milieu de vous l'œuvre dont le monde entier se préoccupera avant cinquante ans. Qu'elle ait duré jusque-là, ou qu'elle soit tombée, hélas ! faute d'hommes, fut-elle même détruite de fond en comble et le terrain rasé à la place du Familistère, qu'elle renaîtrait vivante du fond des souvenirs et serait rétablie de toutes pièces ; car la pensée est impérissable et il y a ici plus que des briques empilées les unes sur les autres, il y a la mise en pratique de la loi éternelle d'amour de l'humanité à qui le monde appartient ! C'est là ma consolation suprême, je suis sûr de l'avenir.

Réunion du 5 avril 1874.

Discours de J. A. B. Godin à ses ouvriers avant l'Association.

(Journal *Le Devoir*, décembre 1895, p. 729.)

Le *Réveil de Guise*, dans son numéro du 25 août au 1^{er} septembre dernier, a publié le compte rendu qui suit des diverses manifestations provoquées au Familistère de Guise par l'obtention du Grand prix dans la classe d'économie sociale, à l'Exposition universelle de 1900 :

L'Exposition universelle a été, pour l'Association du Familistère, l'occasion d'un succès sans précédent.

On sait que cette maison a été mise hors concours pour ses appareils de chauffage dès l'ouverture de l'Exposition et que, conséquemment, le gérant était membre du jury. Ce succès s'est encore affirmé depuis, et samedi la commission de l'Economie sociale lui a décerné le Grand prix. Bien plus l'administrateur-gérant, M. Louis Colin, a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

Aussi, on comprend la joie qui s'est manifestée parmi les travailleurs, et mercredi une brillante réception était réservée au nouveau décoré. La cour du pavillon central avait pris son air de fête. Compliments, bouquets, applaudissements, musique, rien n'a manqué. Le conseil de gérance a offert une croix enrichie de diamants et le personnel de l'usine un magnifique bronze ainsi que les élèves de l'école.

La succursale de Schaerbeek (Belgique) était représentée à cette cérémonie par M. Charles Dequenue, directeur, beau-frère de M. Colin.

Par une attention délicate et surtout légitime, les ouvriers avaient cru devoir associer cette ovation à une visite à la tombe d'André Godin.

A cet effet ils disposaient d'une immense couronne symbolique, ceinte d'un ruban rouge sur lequel se détachait cette inscription :

à Godin

Fondateur de l'Association pour le Grand prix,

Economiste sociale 1900.

Les travailleurs reconnaissants.

2.000 personnes, davantage peut-être, composaient le cortège.

Devant le mausolée le citoyen Berdouillard a dit l'admirable discours suivant, en qualité d'ouvrier de l'usine :

Citoyennes et citoyens,

En apprenant que la section d'Economie sociale avait réservé à la Société du Familistère sa plus haute récompense, nous avons tous eu un élan de cœur vers celui qui dort sous cette pierre après avoir si pleinement accompli sa tâche parmi les hommes.

Oui, c'est l'œuvre de notre fondateur qui reçoit aujourd'hui sa récompense, et ceux qui la lui ont décernée ne l'ont voulue sans doute aussi tardive que pour avoir désiré s'assurer si elle résisterait aux inévitables destructions du temps et si elle survivrait à celui qui l'a créée.

Ce n'est pas un mouvement de vanité qui gonfle nos poitrines et met de la joie sur nos visages. Etant de ceux qui travaillent à la suppression des privilèges même apparents et à l'établissement de l'égalité sociale, si nous sommes heureux que l'effort d'André Godin nous ait placés en vedette, c'est plutôt parce que nous souhaitons que la récompense suscite des imitations.

Et si nous pouvions avoir l'ambition de conserver ce premier rang que des connaisseurs autorisés viennent de nous attribuer à la face de l'univers civilisé, ce serait à la condition que les progrès accomplis par nous se réalisent pour le reste de la classe ouvrière encore pliée sous le joug du salariat et que nous soyons obligés, pour garder la première place, de réaliser de nouveaux progrès et de leur donner de nouveaux exemples à imiter.

Cette récompense dont nous devons reporter tout l'honneur à celui qui nous a voué tous les instants de sa vie, c'est sur sa tombe que nous tenons à la célébrer avec une particulière solennité. Dans ce jardin dont il a tracé le plan, où il aimait à venir rêver aux destinées sans cesse élargies de la classe ouvrière, où il a tenu à dormir son dernier sommeil, André Godin voit tous ses enfants réunis dans un sentiment d'affectueuse reconnaissance.

En t'accordant aujourd'hui la première place dans nos pensées, ce n'est pas seulement ta mémoire que nous servons, c'est encore et surtout notre avenir que nous assurons, cet avenir que, disciple du grand Fourier, tu voulais si magnifique et dont tu sus si bien nous préparer les voies.

Ton œuvre est à présent certaine de vivre et de traverser les temps jusqu'au moment, et au-delà, où les travailleurs émancipés du monde entier, pratiqueront l'association intégrale dans la liberté et dans l'égalité. Mais nous manquerions à ta mémoire vénérée, nous manquerions aux devoirs que tu nous traças toi-même quand tu associas nos aînés à la grandiose entreprise, si nous ne prenions pas devant toi l'engagement de continuer ton

œuvre et de la conduire au perfectionnement qui étaient dans la pensée et que la brièveté de la vie humaine ne l'a pas permis d'accomplir.

Cet engagement, nous le prenons avec tout l'enthousiasme de nos cœurs et dans toute la liberté de nos pensées. Oui, nous le promettons, les Familistériens ne dégèneront pas : ils ne verront pas seulement dans l'association où tu les fis entrer une entreprise industrielle à faire prospérer pour lui conserver dans la concurrence générale la belle situation qu'elle occupe dans l'ensemble des forces économiques de notre pays. Ils y verront encore et surtout une organisation morale et sociale fondée sur le principe de la solidarité, et qu'ils ont le devoir de développer dans le sens même des conditions réelles de la solidarité, c'est-à-dire dans le sens de la liberté et de l'égalité.

En agissant ainsi, nous serons les artisans du bien-être et de la sécurité des plus modestes et des plus humbles de nos collaborateurs à l'œuvre commune. Nous serons aussi, et cela est le plus important au point de vue de la bonne propagande sociale, nous serons des initiateurs qui, après avoir assuré solidement le terrain sous leurs pas, s'élancent résolument vers l'avenir pour arracher de nouveaux territoires à la misère, à l'ignorance, à l'égoïsme.

C'est ainsi que nous profiterons des exemples et que nous ferons fructifier l'enseignement que nous tenons d'André Godin. C'est ainsi que nous acquitterons notre dette de reconnaissance envers lui, en la payant à l'humanité tout entière.

Vive le Familistère !

Vive André Godin !

M. Colin a répondu avec tact et beaucoup d'à-propos, paraphrasant la belle maxime de Godin : « Que l'union et la concorde règnent toujours au milieu de vous », ainsi qu'on peut le voir :

Mesdames, Messieurs,

Je vous remercie sincèrement de la belle pensée que vous avez eue en apportant cette magnifique couronne sur la tombe du regretté fondateur de notre association.

Dans cette circonstance où le jury de l'économie sociale a reconnu le mérite de notre société et l'a classé au premier rang en lui accordant la plus haute récompense, votre reconnaissance devait aller à celui qui est l'auteur de tant de bienfaits, à celui qui nous a tracé un chemin si facile à suivre, au bout duquel nous avons trouvé le succès.

Comme je le disais, il y a quelques instants, devant le Conseil de gérance, ce succès n'est pas dû seulement au travail personnel de chaque membre de l'association, il est dû aux bons sentiments qui ont contribué à faire régner parmi nous la paix et la concorde.

Aussi où peut-on mieux se réunir qu'au pied de cette tombe où il est inscrit : « Que mon souvenir soit pour vous un sujet de fraternelle union. »
« La prospérité vous suivra tant que la paix règnera parmi vous. »

Pour exprimer encore mieux notre reconnaissance, souhaitons donc ensemble, de tout cœur, devant l'image de Godin, que la paix et la concorde règnent entre nous afin que la prospérité nous suive.

Sur ces paroles, la *Marseillaise* a éclaté, puis le cortège est retourné au Familistère où un punch d'honneur était préparé. Cette réception a été suivie d'un brillant concert par l'Harmonie, d'exercices de gymnastique par la *Pacifique* et d'un bal où une foule énorme s'est pressée jusqu'à la fin. Un grand nombre de Guisards s'étaient mêlés à la population familistérienne prenant part à sa joie et à ses plaisirs.

Voilà une journée qui comptera et dont le souvenir restera longtemps au fond des cœurs.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

(Voir la *Revue* du 10 octobre 1900).

Dissension entre le spiritisme et la théosophie.

Le spiritualisme est basé sur des faits qui, dans l'opinion d'un nombre considérable de personnes intelligentes, prouvent la prolongation de la vie humaine au-delà de la mort. Ceux d'entre nous qui ont eu le privilège d'avoir des communications avec des esprits ont été forcés de reconnaître qu'il ne s'est produit aucun miracle dans le changement des êtres du monde invisible qui se sont manifestés à eux. Ils ne survivent pas seulement comme des entités intelligentes, mais ils emportent avec leur conscience les traits particuliers de leur caractère et de leurs inclinations, et manifestent, en outre, leurs tendances et leurs préférences d'une manière plus ou moins complète, quand ils entrent en communion avec nous.

La persistance de la personnalité avec ses pouvoirs, ses possessions et ses limitations, ses amours et ses haines, est un des traits les plus marquants de l'évidence des communications des esprits, et constitue peut-être le fait principal qui différencie le spiritualisme de tous les autres systèmes de philosophies, sur lesquels tant de personnes ont fondé leurs croyances.

Le colonel Robert G. Ingersoll, l'éloquent agnostique américain, a dit que l'idée de l'immortalité était innée dans le cœur de l'homme, et qu'elle continuerait à y exister « aussi longtemps que les lèvres de l'amour embrassent les lèvres de la mort. » C'est ce qui en fait la beauté, qui lui donne son caractère naturel, désirable et humain. « Si le spiritualisme n'est pas vrai,

il devrait l'être », s'écriait une femme éplorée qui avait perdu son enfant. « C'est si beau et si consolant ». C'est le soutien des malheureux ; c'est l'ange qui essuie les larmes de nos yeux et qui nous invite à contempler, à travers les brumes du monde des sens, la présence de nos bien-aimés, qui veillent sur nous et attendent notre venue.

Notre vie ici-bas est une suite de devenir. L'expérience est le chemin de l'évolution. L'aiguillon des circonstances éveille et revêt l'esprit pour sa manifestation future. Le caractère est le résultat de nos souffrances et de nos efforts, et nous devenons nous-mêmes, en devenant conscients de notre individualité et de nos capacités. Notre identité en dépend et résulte du cours d'éducation par lequel nous avons passé, ainsi que du développement de notre conscience, qui est la conséquence de la discipline et du plaisir, des connaissances et de la sagesse que nous avons acquises durant cette période d'évolution.

Perdre notre identité, c'est tout perdre. Le but de la vie est de développer nos énergies spirituelles latentes, en réalité conscientes.

Nous avons à saisir et à apprendre la vérité ; à comprendre et à aimer la vie ; à nous en réjouir afin qu'elle puisse nous embellir et que nous devenions « nous-mêmes ». « Être et agir » sont de toute importance, et quand nous avons passé notre existence à faire le bien, afin que nous puissions devenir « un » avec la vie, la sagesse et l'amour infinis, notre conscience est tranquille, et nous pouvons nous réjouir dans toute la plénitude de l'affection la plus divine de l'amour et de la liberté de l'esprit. Or, s'il y a dans tout ceci un sens de vérité, il me paraît que cela doit saper les fondements de la théorie de la réincarnation, laquelle annihilerait l'espérance, l'amour et soi-même et conduirait à chercher « la grande paix » dans l'abandon de tout ce qui nous fait aimer la vie terrestre ou ultra-mondaine.

Selon l'enseignement de Bouddha, tel qu'il ressort du livre de H. Fielding « L'âme d'un peuple », page 311 : « La mort et la vie ne sont qu'un ; non pas antagonistes mais semblables ; et le seul moyen d'échapper à l'une, est d'échapper à l'autre aussi. Seulement, dans « la grande paix », quand nous aurons trouvé un refuge contre les passions et le tourbillon de la vie alors nous aurons atteint le lieu où la mort ne peut venir. — La vie et la mort sont « un ». — Tel est l'enseignement de Bouddha, répété sans cesse à ses disciples, quand ils s'affligeaient.

Un de nos plus doux espoirs est de nous retrouver et de pouvoir continuer à vivre avec ceux que nous avons connus et aimés ; mais à la page 313 de son livre, M. Fielding dit que Bouddha enseignait : « qu'il n'y avait pas de réunion après la mort ; que nulle part, dans les siècles futurs, nous ne rencontrerions plus ceux que nous avons aimés, que nous aimons et qui semblent faire partie même de notre âme. Ce qui survit de nous, la partie

qui s'incarne et se réincarne, jusqu'à ce qu'elle soit capable d'entrer au ciel, n'a rien à faire avec l'amour et la haine. » (Par conséquent ne vit pas !...)
 » Si même, dans le tourbillon de la vie, les sentiers par lesquels nous passons devaient traverser les sentiers de ceux que nous avons aimés, il n'a jamais été dit que nous les connaîtrons et les aimerons de nouveau. » Comme c'est glacial et peu consolant ! quelle perspective d'abstractions une telle existence doit être !

« Il y a un proverbe bermudien qui nous dit que le monde entier n'est qu'un vaste cimetière : qu'il y a des morts partout. Et cette philosophie sans âme est dépourvue de l'étoile de l'espérance, et n'a point d'arc-en-ciel pour illuminer la tristesse ou dissiper le frisson glacial du désespoir. Il n'y a d'autre consolation possible que la résignation à l'inévitable, la conviction de l'inutilité du chagrin, la vanité et l'égoïsme de la douleur » (page 312); et, « c'est la peine de la séparation, la terreur de la mort réservée aux survivants, sur lesquels on s'apitoie et dont on cherche à calmer l'agonie. » (p. 314).

N'y a-t-il pas lieu de frémir à l'idée de ces retours interminables de renaissances sur cette terre, avec ses peines et ses douleurs, ses séparations et ses horreurs karmiques ? Il ne faut pas s'étonner si les Brahmanes et les Bouddhistes cherchaient à échapper à une pareille torture et aspiraient au repos et à la « grande paix » pour y trouver l'oubli.

Le révérend Minot G. Savage, un des écrivains les plus renommés des États-Unis, a résumé la théorie de la réincarnation comme suit, dans son remarquable ouvrage : « La vie après la mort. »

« Il y a un grand nombre de personnes dans le monde moderne qui en viennent à accepter l'idée de la réincarnation comme étant une chose à désirer, et comme si elle aplanissait les difficultés pratiques de la vie. Rappelez-vous donc que dans l'Inde, parmi les Brahmanes comme parmi les Bouddhistes, ce n'était pas une idée accueillie avec plaisir. Elle était presque universellement répandue.

« Tous les hommes croyaient qu'ils avaient vécu déjà, et qu'ils renaîtraient — personne ne savait combien de fois. — Peut-être avaient-ils été autrefois des rois ou des mendiants ; des infirmes ou des misérables ; peut-être aussi avaient-ils été riches et considérés, ayant occupé toutes les situations imaginables dans la société. Non seulement ils avaient été hommes, mais aussi éléphants, et peut-être encore singes, mouches, chauves-souris ou serpents ; car la parenté de l'humain avec le sous-humain était admise dans l'Inde ; à un tel point que ce genre de transformisme n'était pas seulement reconnu comme possible, mais encore comme vrai, et se continuant sans cesse. Quand un homme avait mené une vie noble, il pouvait espérer renaître dans quelque position élevée, après un court séjour dans l'un ou l'autre ciel. Si,

au contraire, sa vie avait été mauvaise, il pouvait s'attendre à revivre dans une condition pauvre et misérable. Et il ne lui était pas réservé de contrebalancer le mauvais par le bon et de dire : « Il y a eu plus de bon que de « mauvais dans ma vie, j'ai donc lieu d'en être rémunéré ». Quelque bon qu'il ait été, tout ce qui avait été mauvais dans son existence devait être expié par une renaissance future.

« Bien lugubre en vérité était la perspective qui les attendait. Ils ne pouvaient prétendre à aucun repos. Il y avait eu des milliers, peut-être des millions de naissances dans le passé, et l'avenir leur en réservait peut-être encore autant. Ils n'en savaient pas le nombre ; mais ils en appréhendaient le retour avec effroi.

« C'était là le sort auquel le Brahmane et le Bouddhiste cherchaient à se soustraire. Leur philosophie était différente ; ils considéraient l'univers sous un autre point de vue, mais ils croyaient néanmoins à cet éternel et fastidieux retour de réincarnations. Et la seule chose vers laquelle Gautama dirigeait ses efforts était de montrer à ses sectateurs le chemin — vers quoi ? Le chemin de sortir de cette terrible nécessité pour entrer dans le Nirvana. Et qu'était-ce que le Nirvana ? Les savants ne sont pas encore d'accord sur sa vraie signification ; mais c'était ou la perte de la conscience de soi-même, la possession du calme éternel, ou bien c'était quelque chose qui en était si proche, que les hommes les plus instruits étaient incapables d'en faire la différence.

« Les Brahmanes donc et les Bouddhistes n'envisageaient la vie future qu'avec l'espoir toujours soutenu de la possibilité de perdre l'existence individuelle et de participer à la félicité impersonnelle présumée de l'Éternel.

« Les spiritualistes envisagent l'avenir avec joie.

« Quelque beau que soit en vérité ce monde, nous sentons toutefois qu'il est parfaitement naturel et agréable de « s'endormir ici-bas pour s'éveiller dans le monde invisible, au sein d'une verdure perpétuelle », où plus riant qu'un songe d'une nuit d'été », les Champs-Élysées s'étendent devant nous, et où nous retrouverons, dans la félicité, nos bien-aimés partis depuis si longtemps, qui ont attendu notre arrivée avec une si vive impatience, et nous souhaitent maintenant la bien-venue. Car, ainsi que M. Fielding le dit avec une si grande vérité à la page 343 de « l'Âme d'un peuple », ouvrage auquel nous avons déjà fait allusion :

« L'amour est aussi fort que la mort ; des fleuves ne peuvent apaiser la soif de l'amour ; que dis-je, l'amour est plus fort que la mort. Il n'existe de dogmes dans aucune religion, aucune philosophie, rien dans ce monde ni dans le monde futur, qui puisse empêcher celui qui aime d'être uni, dans un temps plus ou moins déterminé, à l'âme qu'il aime. Rien ne peut détruire cet espoir. Il renaît sans cesse, brisant les théories de la vie, regar-

dant avec dédain la sagesse des hommes ainsi que leur folie, balayant tout à son passage, jusqu'à ce qu'il ait atteint son désir insatiable d'être uni à celui qu'il aime. L'amour est invincible, éternel comme Dieu même. » Mais aucun Bouddhiste ne voudrait admettre ceci pour un seul instant.

Et c'est pour cette seule raison que le Bouddhisme et sa reproduction théosophique est fausse, insuffisante, et qu'il ne peut y avoir d'union stable entre la théosophie et le spiritualisme.

« *Hactenus* » (Extrait du *Light*).

(A suivre)

Professeur G. MOUTONNIER.

LE SPIRITUALISME MODERNE

La Vigie algérienne, du 17 décembre 1900.

Avant-hier, la salle des mariages de l'Hôtel-de-Ville et la salle des Perdus qui la précède étaient complètement remplies par une nombreuse assistance avide d'entendre la conférence de M. Léon Denis, sur le spiritisme ou le spiritualisme moderne ; un grand nombre de personnes n'ont pu trouver place et se promettent de venir plus tôt à la seconde conférence qui sera faite dimanche prochain, car ce sujet est trop vaste pour pouvoir être traité en une seule séance.

A 2 heures 1/2, le conférencier fait son entrée et prend place sur l'estrade entre M. le général Noël, qui préside la séance et M. H. Tarry, ancien secrétaire général du *Petit Athénée*.

Le général Noël a d'abord présenté M. Léon Denis, rappelant qu'il était président du Congrès spiritualiste international, qui fut tenu à Paris pendant l'Exposition universelle et lui a souhaité la bienvenue, au nom des Algériens. Il rappelle ses nombreuses conférences qui constituent un véritable apostolat et son admirable livre « *Après la Mort* », connu et admiré par tous ceux qu'intéresse le redoutable problème de l'Au-delà, livre qui a été traduit dans presque toutes les langues, console bien des malheureux et raffermi bien des cœurs troublés par la pensée de quitter en mourant ceux qu'ils ont aimés ici-bas, et avec lesquels M. Léon Denis leur fait espérer qu'ils resteront en communication par les phénomènes du spiritisme.

« M. Léon Denis s'est consacré tout entier, dit-il, à la propagation de la doctrine nouvelle, qui sera la science et la religion du *xx^e* siècle ; il y donne tout ce qu'il possède, et son temps, et ses forces, et sa fortune.

« Il vient de parcourir les grands centres de la Belgique et de la Hollande, ainsi que les principales villes du sud-est de la France, portant partout la croyance consolante qu'après notre mort, notre corps fluide survit à notre dépouille terrestre, et s'affine pour une destinée meilleure.

« Véritable apôtre, il veut surtout persuader et accepte la contradiction. Il va nous décrire ces phénomènes étrangers, mystérieux, dus à des forces non définies, que nous qualifions de miraculeux, uniquement parce que la loi de leur formation, en dehors des forces naturelles, nous échappe encore : telles les extases des possessions démoniaques, les maisons hantées, les tables parlantes, la lévitation, les apparitions de fantômes, les apports visibles du monde invisible, les déplacements de corps pesants, dus à ce qu'on a appelé l'extériorisation de la motricité, enfin les apparitions de corps étrangers à notre monde, que l'on a pu photographier et qui ont laissé leur empreinte dans l'argile.

« Ces phénomènes mystérieux, dont l'ensemble constitue la plus captivante des études, M. Léon Denis va nous les exposer. »

Avant que le conférencier prenne le parole, M. H. Tarry rappelle en quelques mots à l'assistance que M. Léon Denis a eu un précurseur à Alger, c'est Mme la générale Noël qui, cet hiver, dans une séance qu'il a eu l'honneur de présider au Petit Athénée, a la première fait connaître aux Algériens, dans une conférence des plus remarquables, les phénomènes du spiritualisme moderne.

Nous donnerons prochainement le résumé de la belle conférence de M. Léon Denis.

CONFÉRENCE SPIRITUALISTE.

M. Léon Denis n'est pas un inconnu. Son livre, *Après la mort*, l'a classé parmi les meilleurs auteurs spiritualistes et il n'est pas une personne s'occupant de science psychique qui n'ait entendu parler de ce leader du spiritisme.

C'est dire que l'arrivée de M. Léon Denis fut accueillie avec joie par les nombreux adeptes de la religion nouvelle. Faut-il s'étonner, après cela, que la salle de la Mairie, où M. Denis donnait sa conférence, hier, à 2 heures 1/2, fût trop petite pour contenir la foule de ceux qui voulaient entendre l'orateur applaudi du dernier Congrès ?

Tout d'abord, le général Noël a présenté M. Léon Denis à l'auditoire ; il a loué son œuvre de propagande et a cédé la parole à M. Tarry. Le président de la section astronomique du Petit Athénée rappelle que la première, Mme la générale Noël a, dans une conférence, exposé à Alger la doctrine spirite.

Puis, M. Léon Denis se lève. Il expose, en termes élevés, les principes du spiritualisme. Il argumente son discours de faits contrôlés et affirmés par de grands savants tels que William Crookes et Camille Flammarion, par des hommes d'Etat tels que lord Gladstone, et tant d'autres : c'est un vaste exposé de tout l'acquit humain en science psychique.

Sans aridité, et partant sans fatigue pour son public, M. Léon Denis a

pendant deux heures, traité de profondes et bien graves questions. Il a su intéresser tous ses auditeurs.

Tiré de « *Les Nouvelles* », du 14 décembre 1900.

Dimanche dernier, la salle des mariages de l'Hôtel-de-Ville d'Alger, mise gracieusement à la disposition de M. Léon Denis, était trop exigüe pour contenir la foule sélecte qui avait répondu à l'appel du conférencier ; aussi la cour intérieure de la Mairie était-elle également envahie.

M. le général Noël, qui présidait cette réunion, présente le conférencier.

M. Tarry, à son tour, fait l'éloge de M. Léon Denis et rappelle que Mme la générale Noël fut une des premières adeptes qui, dans des causeries sur le spiritisme, traita de cette science.

M. Léon Denis remercie de l'accueil qui lui est fait et se montre tout particulièrement touché des bons offices de la Municipalité d'Alger qui lui a accordé la salle des mariages et lui adresse l'expression de sa vive gratitude.

Avec un grand talent oratoire, un langage sympathique, le conférencier a, exposé avec une très grande netteté, d'une manière concise et claire, les données arides de cette science, en s'appuyant sur l'autorité incontestable en la matière d'éminents savants, d'hommes d'Etats, des maîtres de cette nouvelle école.

Il s'est attaché surtout à démontrer que le spiritisme était une science qui avait des bases, des formules précises et n'avait, par conséquent, rien d'empirique.

Causerie intéressante et instructive qui a eu le don d'élever l'esprit et le cœur des auditeurs qui se sont retirés émerveillés aussi bien du talent du sympathique conférencier que des nouveaux horizons ouverts aux adeptes de cette science, aux chercheurs, aux savants.

Dimanche prochain, M. Léon Denis fera une deuxième conférence qui réunira, nous en sommes certain, une foule nombreuse et choisie.

L'A.

La Dépêche algérienne, du 25 décembre 1900.

CONFÉRENCE SPIRITUALISTE.

Au milieu d'une nombreuse assistance, M. Léon Denis a fait, hier à 3 h., à l'Hôtel-de-Ville, une seconde et très intéressante conférence sur le spiritualisme.

M. Léon Denis, qui possède une science psychique très étendue et de très intéressantes théories sur le spiritualisme, est aussi un fin et agréable causeur. Il a tenu près de deux heures son auditoire sous le charme. M. le général Noël s'est fait l'interprète de tous en remerciant chaleureusement le conférencier.

Les Nouvelles, du 24 décembre 1900.

CONFÉRENCE SPIRITUALISTE.

Grande affluence hier, à la salle des mariages de la Mairie d'Alger. M. Léon Denis y donnait sa deuxième conférence sur le « Spiritualisme moderne ». L'orateur développe d'abord les règles, les théories, puis il aborde les graves problèmes de la vie future, de la destinée de l'homme.

Maintes fois, au cours de la conférence, les applaudissements retentissent, saluant de vibrantes paroles qui font entrevoir dans l'au-delà les perspectives magnifiques des destinées humaines.

Pendant de trop courtes heures, on a oublié la réalité pour s'envoler, avec le conférencier, *vers de magnifiques horizons*.

Alger, 23 décembre 1900.

Vous êtes prié d'assister à la réunion fraternelle qui aura lieu, le jeudi 27 décembre 1900, à 8 heures 1/2 du soir, à la Mairie d'Alger (salle des mariages), sous la présidence de M. Foix, chef d'institution.

Ordre du jour :

1^o Compte rendu des travaux du Congrès spirite international de 1900, par M. Léon Denis ;

2^o Projet de création d'une Fédération spirite algérienne ;

3^o Election d'un Comité de 17 membres.

Alger, 29 décembre 1900.

Cher frère en C.,

Je vous offre mes vœux pour le rétablissement de votre santé.

J'ai la satisfaction de vous apprendre que jeudi dernier 27, dans la Salle des mariages d'Alger, 400 spirites, hommes et dames, ont, dans un élan d'enthousiasme, sur ma proposition, fondé la *Fédération spirite algérienne*. Un Comité de 17 membres dont 8 dames a été élu. Président, M. Foix, chef d'institution ; vice-présidents, M. Lovéra et Mme Cunin ; secrétaire, M. Verdier. Parmi les membres : M. Bourgeois, de Sétif, et le commandant Couty, de Lodi.

La fédération s'étendra aux trois provinces. Elle réunira de nombreuses adhésions, car le spiritisme se répand de plus en plus en Algérie, cette nouvelle France, terre bénie du ciel qui, à l'heure où Paris s'embrume et s'enrhume, voit le soleil sourire dans un ciel bleu et les roses s'épanouir.

Je reprendrai la mer mardi, jour de l'an, la mer, dont la nappe azurée s'étend sous mes yeux au moment où je vous écris. Encore deux conférences à faire à Marseille, dont une le 5, dans la salle de la Bibliothèque municipale, sujet : « Le spiritisme et le problème de la destinée ; » puis, je rentrerai à Tours.

Bien cordialement,

LÉON DENIS.

N. D. L. R. — Nous devons tous applaudir aux constants et généreux

efforts de M. Léon Denis, soit pour propager la bonne nouvelle, soit pour organiser des Fédérations comme il vient de le faire à Alger. Que Dieu bénisse les travaux du leader de la cause, et lui conserve la santé et la volonté.

PSYCHOGRAPHIE

Voir la *Revue* de janvier 1901.

La plus importante des expériences psycho-physiques racontées dans le dernier travail d'Epes Sargent a été souvent citée, mais je la reproduis ici, parce qu'aucun travail sur la psychographie ne pourrait être considéré comme complet, s'il ne contenait l'expérience la plus soignée du plus scrupuleux et plus pratique des observateurs. M. Joseph Cook a été, depuis, amené à répudier la conclusion à laquelle il avait été conduit par les faits, alors qu'ils étaient encore tout frais dans sa mémoire. Mais cela est son affaire et n'a rien qui doive nous étonner, étant donnée sa situation et la pression que l'on a exercée sur lui et qui frise la persécution. Quoi qu'il en soit, les faits restent intacts et je vais les rappeler (Le passage suivant est extrait de *Scientific basis of spiritualism*, par Epes Sargent).

Le samedi, 13 mars 1880, dans la soirée, le Rév. Joseph Cook vint chez moi, accompagné de quatre personnes, deux messieurs et deux dames, dont l'une était sa femme. Watkins avait également promis de venir sur la demande de M. Cook et non sur la mienne; il était chez moi avant que M. Cook vint avec sa société. Il avait amené avec lui M. Henri G. White, dont les parents m'étaient particulièrement connus, qui n'avait été mis en relation avec lui que depuis une semaine et qui avait observé des phénomènes en présence du médium. Voyant qu'il s'y intéressait profondément, M. Watkins l'avait amené et, en chemin, M. White s'était arrêté à un magasin, pour y acheter cinq ou six petites ardoises.

Je tiens à bien spécifier la situation exacte de M. White vis-à-vis des expériences, parce que les seuls points importants visés comme insuffisants par M. Cook, ont trait à la présence de M. White et à ce fait que ce sont les ardoises de ce dernier qui ont servi et non celles que M. Cook avait apportées et qui étaient protégées par une épaisse couverture de bois. Je puis attester pour M. White qu'il n'était réellement pas plus l'ami du médium que celui de M. Cook lui-même et qu'il était seulement, comme nous tous, un ardent chercheur de vérité et aussi intéressé que quiconque ce fût parmi nous à découvrir tout ce qui pourrait faire soupçonner une fraude.

On avait annoncé publiquement que M. Cook, dans sa conférence du dimanche suivant, rendrait compte de ses expériences faites chez moi; aussi la vieille Eglise du Sud, à Boston, s'était-elle remplie à cette occasion.

La séance avait eu lieu dans ma bibliothèque, en présence de neuf personnes, y compris le médium et moi-même. Trois dames étaient présentes. Je reproduis les constatations faites en public par M. Cook et qui se trouvent dans sa conférence du 15 mars 1880.

Voici les points satisfaisants :

1° Cinq puissants becs de gaz, quatre formant un candélabre au-dessus de la table et le cinquième situé au centre de cette table, n'ont cessé de brûler dans la bibliothèque où avaient lieu les expériences.

2° A aucun moment les ardoises sur lesquelles se produisit de l'écriture anormale ne furent perdues de vue par aucune des neuf personnes qui les surveillaient. L'écriture ne se produisait pas *sous* la table, comme dans les expériences de Slade, à Londres et à Leipzig.

3° Tous les observateurs ont toujours pris le plus grand soin de constater immédiatement avant le début de chaque expérience, que les ardoises étaient parfaitement nettes.

4° Pendant la première expérience neuf personnes ont avancé une ou deux mains au-dessus ou au-dessous des deux ardoises. Les mains du psychiste étaient au milieu des autres et il ne les changea certainement pas de position pendant tout le temps que l'on entendit le bruit de l'écriture.

5° Chaque observateur avait écrit, sur un morceau de papier donné par le médium, le nom d'un ami décédé et une question adressée à cet ami. Tous ces papiers furent roulés en petites boules bien serrées et placées en tas sur la table, où on les mélangea jusqu'à ce qu'il me fût devenu impossible de distinguer mes boules de papier de celles des autres. Une demi-douzaine de noms furent donnés exactement avant que l'on dépliât les papiers.

On ne propose ici aucune théorie sur la méthode qui permet d'acquérir cette notion. Un des deux billets que je jetai dans le tas contenait les mots suivants : « Warner Cook. En quelle année mon père est-il né ? » C'était une question à laquelle aurait pu répondre celui qui eût lu dans ma pensée. J'inscrivis sur l'autre une question à laquelle on n'eût pu répondre par ce procédé, car j'ignorais moi-même la réponse que l'on aurait pu y faire.

Le psychiste qui ne m'avait certainement pas vu écrire ni plier le papier, car il n'était pas dans la pièce à ce moment, me donna exactement le nom qu'il contenait et qui était celui de mon grand-père. Il me donna aussi correctement le nom du second billet. Je pensai que cela pouvait être simplement un cas de lecture de pensées. Le psychiste écrivit alors sur une ardoise : « Je veux que vous sachiez que je puis venir. Je désire si vivement aller à vous ! W. C. » Je pensai qu'il pouvait peut-être y avoir là de la fraude, quoique cela me fût présenté comme venant d'un esprit.

Le psychiste, sur ces entrefaites, commença à souffrir ou à faire de singulières contorsions et dit que celles-ci étaient la conséquence des efforts que

faisait un esprit pour se communiquer par son moyen. Je le soupçonnai fortement de jouer une comédie et je le surveillai, comme le fit, du reste, toute la société, sans perdre de vue aucun de ses mouvements. Il plaça sur une table devant lui deux ardoises et étendit sur chacune d'elles l'une de ses mains, la paume en dessous.

Il semblait faire un très grand effort de volonté et déclara qu'il ne pouvait dire si l'expérience réussirait. Enlevant du bout d'un crayon d'ardoise un petit fragment à peine aussi gros que quatre à cinq fois la tête d'une épingle, il le posa sur l'une des ardoises et nous demanda de constater tous que la surface des ardoises était bien nette. On se livra à cet examen à la lumière des cinq becs de gaz et le résultat en fut satisfaisant. Le psychiste posa alors les ardoises l'une sur l'autre, avec le fragment de crayon entre elles et nous demanda de saisir tous le cadre des ardoises. Il plaça mes mains à côté des siennes et frappa quelques petits coups sur leur dos. Pendant tout ce temps ses traits indiquaient un grand effort de volonté ; toute sa contenance trahissait l'effort ; il semblait en proie à une lutte suprême de volonté ; sa physiologie changeait son expression ordinaire contre celle d'une grande vigueur et d'une puissante détermination ; cependant, chaque fois qu'il levait les yeux, on les voyait pleins de larmes. C'est pendant que le psychiste était dans cet état, que l'on commença à entendre le bruit de l'écriture.

6° C'est pendant qu'une douzaine de mains étaient serrées sur les ardoises, en pleine lumière, que tout le monde entendit distinctement le bruit spécial que faisait le crayon d'ardoise en parcourant l'une d'elles. Je dis : « Chut ! » une ou deux fois, et, au milieu d'un silence parfait, chacun de nous entendit se produire l'écriture entre les surfaces des ardoises. Plus tard on examina le fragment de crayon qui avait servi à l'opération et on le trouva usé par le frottement en écrivant.

7° Le message trouvé sur l'une des ardoises, lorsqu'on les eût séparées, était une réponse à ma question et conçu en ces termes : « Je pense que ce fut en 1812 ; mais je n'en suis pas bien sûr. Warner Cook. »

Cette date était exacte. Le doute exprimé dans cette réponse n'existait pas dans ma pensée, car je savais quelle était cette date. Cependant, pendant que l'écriture se produisait, je ne pensais pas à cette date, et ne songeais qu'à surveiller le médium le plus étroitement possible, pour découvrir quelque fraude.

8° Dans une seconde expérience le psychiste ferma les ardoises sous nos yeux, après qu'elles eussent été lavées avec une éponge humide, que je m'étais moi-même procurée dans une des chambres de M. Sargent et que je les eusse fortement essuyées avec mon mouchoir de poche, tandis qu'elles étaient étendues sur la table, sous les regards de tous les assistants. Nous étions bien décidés à ne laisser subsister sur les ardoises aucune écriture

invisible, si par hasard il en avait existé à la suite d'un tour de main, ou avant la réunion de la compagnie. Après qu'elles eurent été posées l'une sur l'autre, avec le crayon, le psychiste, sur ma demande, posa sur chaque extrémité un lourd crochet de cuivre (Ici M. Cook montre à l'assemblée les crochets de cuivre maintenant ensemble les ardoises en question). Ainsi disposées Watkins les plaça sur ma main droite, que j'avancai à longueur de bras, au-dessus du dossier de ma chaise, vers la partie vide de la chambre, tandis que ma gauche reposait sur la table. Deux ou trois fois le psychiste retourna dans ma main les ardoises maintenues par les crochets, puis reposa ses mains sur la table, où elles restèrent constamment en pleine lumière comme celles de tous les autres membres de la compagnie. Je tins quelques secondes les ardoises dans cette position, en les surveillant en même temps que le psychiste. Il ne paraissait plus faire aucun effort de volonté. Lorsque l'on sépara les ardoises, on trouva les mots suivants écrits sur une des faces en caractères d'un type féminin : « Que Dieu vous bénisse tous ! Je suis ici. Votre amie qui vous chérit. Fanny Conant. » Je n'avais jamais entendu parler de cette personne, mais le nom fut reconnu par plusieurs membres de la société comme celui d'une psychiste récemment décédée et qui était fort connue à Boston.

9° L'un des observateurs qui était venu à ma demande assister à ces expériences était le Dr F. E. Bundy, de Boston, gradué du collège médical d'Harvard, et médecin de ma famille. C'était un homme d'un jugement froid et pénétrant, nullement porté à adopter aucune théorie spiritualiste. L'autre était M. Epes Sargent. Sur ces neuf observateurs, non seulement la majorité n'était pas spiritualiste, mais elle était tout à fait prévenue contre les réclames faites en faveur des psychistes qui se prêtaient aux expériences. Le Dr Bundy et moi, nous primes sans perdre un instant les notes décrivant les faits tels qu'ils venaient de se passer.

10° Parmi les noms correctement lus sur les billets fermés se trouvait ce lui d'un officier de l'armée régulière, qui était tombé mort dans l'une des escarmouches qui précédèrent la bataille de Wilderness. Celui qui fait ce récit avait connu particulièrement cet officier, ainsi que les circonstances qui avaient accompagné sa mort. Au moment où le psychiste prononçait le nom de l'officier, il tomba à la renverse avec une brève et soudaine secousse, comme celle d'un homme frappé mortellement au cœur. Au bout de quelques secondes il écrivit le mot « Tué » en grandes lettres sur l'ardoise.

11° Dans la première expérience les mains des assistants étaient placées de telle sorte sur les ardoises, qu'il est impossible d'admettre la théorie de fraude au moyen d'un crayon magnétique. L'un des observateurs tenait une main ouverte sous les ardoises et l'autre au-dessus, tandis qu'elles étaient peut-être, à dix ou dix pouces au-dessus de la table, où elles étaient mainte-

nues par toutes les mains. Aucun aimant caché dans les manches du psychiste n'aurait pu être employé à faire mouvoir le crayon.

12° Lorsque les expériences furent terminées, tous les témoins signèrent une déclaration, constatant à l'unanimité que la théorie de fraude ne pouvait à aucun titre expliquer les faits. Si les observateurs n'étaient pas d'accord sur le point de savoir si le crayon était mu par la seule volonté du psychiste ou par l'esprit ou les esprits agissant par son intermédiaire, aucun n'admettait que l'on pût expliquer la production de l'écriture autrement que par le mouvement de la matière sans contact. »

Attestation des observateurs qui ont suivi les expériences de Sargent sur la psychographie, le 13 mars 1880, à Boston.

Chez Epes Sargent le samedi, 13 mars, dans la soirée, les soussignés ont vu deux ardoises bien nettes placées face contre face, avec un morceau de crayon d'ardoise entre elles. Nous avons tous tenu nos mains fixées autour des cadres. Dans cette position nous avons tous entendu distinctement le bruit du crayon qui se mouvait et en ouvrant les ardoises nous avons trouvé un message intelligent écrit d'une ferme écriture d'homme, en réponse à une question posée par l'un des assistants.

Ensuite deux ardoises furent fixées ensemble par deux fortes agrafes en cuivre et tenues à bras tendu par M. Cook, tandis que le reste de la compagnie et le psychiste avaient tous les mains en pleine lumière sur la table. Après un moment d'attente, les ardoises furent séparées et on trouva à leur surface intérieure un message tracé avec une écriture féminine. Pendant ce temps cinq becs de gaz brûlaient dans le salon.

Nous ne pouvons invoquer pour ces faits aucune théorie de fraude, et nous ne voyons pas comment expliquer la production de l'écriture autrement qu'en admettant que la matière, ici sous forme de crayon d'ardoise, ait pu se mouvoir sans contact.

F. E. Bundy ; M. D. Epes Sargent ; John ; C. Kinney ;
Henri G. White Joseph Cook.

Boston, le 13 mars 1880.

Signalons maintenant les points qui, dans ces expériences, n'ont pas donné toute satisfaction.

1° A plusieurs reprises mon attention fut distraite de la surveillance que j'exerçais sur le psychiste, par la demande qu'il me faisait de poser mon crayon sur les billets et de le passer doucement de l'un à l'autre.

Il faut remarquer qu'il fit la même demande à M. Sargent et que s'il eût voulu détourner l'attention de ceux qui étaient le plus opposés à ses déclarations, il eut choisi M. Bundy au lieu de M. Sargent, comme autre ennemi à écarter. L'attention du Dr Bundy ne fut pas distraite un seul instant et la mienne ne le fut pas non plus à aucun moment important.

2° Deux ou trois fois le psychiste et un ami qu'il avait introduit dans le salon (il est question ici de M. White, dont j'ai parlé plus haut) quittèrent la compagnie et se rendirent ensemble dans le hall, où je ne sais de quoi ils s'occupèrent. Il est probable qu'ils s'absentèrent, afin qu'on ne pût pas accuser cet ami d'être un compère.

3° Le psychiste se montrait facilement blessé par les mesures de contrôle que proposaient les assistants. Cependant il finit par accepter les crampons de cuivre, dont il avait d'abord refusé de se servir.

4° L'ami du psychiste apporta dans le salon des ardoises qui avaient déjà servi et les miennes ne furent employées dans aucune des expériences.

L'objection que l'on faisait à l'emploi de mes ardoises était que le derrière était garni de bois et que cela les rendait mauvaises conductrices de l'électricité. Quoique les griffes de cuivre ne fussent pas de meilleures garanties que les mains de l'un de nous, cependant, aux yeux du public, elles parurent de nature à donner plus de sécurité. Si j'étais tombé tout à coup en transe, ou si j'avais été mis en somnambulisme, tandis que je tenais les ardoises, les griffes de cuivre auraient eu leur raison d'être ; mais aucun des assistants n'a eu de transe et tous ont pu suivre le phénomène.

En somme, les points peu satisfaisants sont évidemment moins importants que les points satisfaisants. En dépit des premiers, tous les observateurs ont accepté comme évidente l'impossibilité de se rendre compte du fait de l'écriture autrement que par le mouvement sans contact.

Je vous prie de remarquer que dans ces expériences il n'y a rien qui permette de décider si la force qui faisait agir le crayon émanait seulement de la volonté du psychiste ou de celle d'un esprit ou de toutes deux à la fois.

Nous ne nous hasarderons pas à dire comment le mouvement fut produit, mais seulement que nous ne voyons pas comment l'écriture peut être expliquée autrement que par le mouvement sans contact de la matière constituée par le crayon.

En tous cas ce dernier fait, s'il est bien établi, même sans que l'on puisse savoir si la force vient du psychiste ou des esprits, renverse complètement les théories mécaniques de la matière ; condamne toutes les hypothèses matérialistes et pose les bases d'une physique transcendante et de tout un nouveau monde en philosophie.

Il vient de paraître tout récemment en Allemagne une brochure sur les phénomènes psychiques. Elle est due à Leesser, un médecin candidat à l'Université de Leipzig. Il défend avec énergie cette théorie : que la force psychique suffit pour expliquer tous les phénomènes et qu'elle dépend exclusivement de l'homme.

Pour moi, je sortis de la bibliothèque de M. Sargent parfaitement convaincu que le point essentiel du débat est entre cette théorie et celle adoptée

par Zöllner et Crookes : que la force est à la fois sous la puissance de l'homme et celle des esprits. Quelque puisse être le résultat des expériences faites par des hommes rompus à l'étude des phénomènes psychiques, il est presque absolument certain aujourd'hui que les recherches devront se concentrer sur la double ligne d'investigation tracée par ces deux théories rivales ».

J'ai pensé qu'il était bon de faire cette citation comme exemple de beaucoup d'autres rapports, parce qu'un sceptique déterminé a présenté tout ce qu'il a pu trouver à dire contre la théorie, qu'un agent invisible recourt à une force non admise, pour produire le phénomène de l'écriture directe entre deux ardoises scellées. Je ne veux pas, pour le présent, me prononcer sur les théories proposées.

J'ai présenté dans ce chapitre des témoignages suffisants pour le but que je me proposais. Si ce que j'ai cité ne semble pas suffisant pour l'atteindre, je déclare qu'aucune preuve ne pourra suffire.

Je vais maintenant passer à une autre classe de témoignages.

(A suivre).

D^r DUSART

NÉCROLOGIE

Les obsèques de M. *François Vincent*, dont la revue de janvier 1901 a annoncé le décès, ont eu lieu à Vaux-sous-Aubigny, avec la présence de tous les habitants et ceux des communes voisines, dit le *Spectateur*, *Moniteur de l'Est*, du 23 décembre 1900; puis il fait le récit qui suit, mais n'oublions pas que Mme veuve Vincent, comme le *De Cujus*, étaient et sont d'anciens spirites très éclairés, des réincarnationnistes convaincus et non des athées :

C'est qu'en effet M. Vincent était universellement aimé et estimé la commune de Vaux perd en lui un concitoyen utile et toujours dévoué, et les pauvres un bienfaiteur dont la charité était inépuisable.

Après la cérémonie et au sortir du pays, trois discours ont été prononcés, l'un par M. Desvigne, notaire honoraire, conseiller municipal de Vaux depuis de longues années, collègue et ami de M. Vincent; le second par M. le Juge de Paix de Prauthoy qui, au nom de la « Mutualité scolaire », a adressé quelques paroles émues à la mémoire de M. Vincent, et le troisième par le jeune Joseph Maufré, au nom de la « Société amicale » des anciens élèves de l'école de Vaux.

De là, le cortège funèbre, escorté par la Compagnie des pompiers de Vaux, dont tous les assistants ont remarqué la bonne tenue et l'allure disciplinée, s'est dirigé sur Rivières-les-Fosses, pays natal de M. Vincent.

Sur la tombe, deux nouveaux discours ont été prononcés, l'un par

M. Rouget, lieutenant de la Compagnie des pompiers, l'autre par M. Floriot, directeur honoraire d'une école communale, à Paris, compatriote et ami personnel du défunt.

Nous avons les textes de ces différents discours, nous en reproduisons deux car tous se répètent à peu près :

DISCOURS DE M. LE JUGE DE PAIX.

Au nom de la « Mutualité scolaire » du canton de Prauthoy, j'adresse un dernier adieu, je rends un suprême hommage au bienfaiteur que nous perdons.

M. Vincent était de ces natures d'élite, de ces cœurs généreux pour lesquels rien de ce qui touche au bien de l'humanité n'est étranger.

Je me souviens que lorsque je demandais à l'honorable instituteur de Vaux si nous pouvions espérer trouver des membres honoraires dans la commune, il me cita, au milieu d'autres noms, celui de M. Vincent, et me dit :

« Sa porte est toujours ouverte aux bonnes œuvres ; on n'a pas même besoin de frapper. »

Aussi, sa fin entourée de fleurs, de regrets et de larmes, semble-t-elle adoucie par les belles actions qu'il a semées sur sa route.

Ainsi que le laboureur qui a passé l'année à cultiver son champ, il récolte aujourd'hui sa moisson.

De même que le bon ouvrier accablé par une journée de labeur, il a droit au repos.

Et les nobles exemples qu'il a donnés, les témoignages de sympathie et de regrets qui embellissent la fin de sa carrière, sont le plus bel héritage et la plus douce consolation que nous puissions offrir à sa famille, à laquelle nous adressons, en cette douloureuse mais réconfortante circonstance, nos respectueux hommages.

Adieu, cher bienfaiteur, adieu.

DISCOURS DE M. FLORIOT

Mesdames, Messieurs,

Avant que la terre prenne possession de la dépouille mortelle que nous lui confions, qu'il nous soit permis d'adresser un dernier salut, un dernier adieu à l'homme que nous pleurons.

La mort de M. Vincent, survenue au moment où sa famille même n'avait encore aucune raison de craindre un dénouement fatal, a cruellement frappé sa digne compagne et tous ses parents ; cette mort a aussi douloureusement ému tous ses amis, tous ses concitoyens. C'est que M. Vincent était un chef de famille admirable, un citoyen modèle, un ami sûr, un conseiller précieux, un homme serviable à tous et à tout moment, d'une aménité toujours égale.

M. Vincent est né à Rivières-les-Fosses, il y a près de soixante-quatorze

ans, d'une famille de cultivateurs. Il séjourna à Langres, puis à Paris et partit en Amérique. Grâce à son intelligence pratique des affaires, à sa conduite, à son activité extraordinaire, à son courage que ne domptèrent ni la fatigue, ni les dangers souvent renouvelés dans les pays troublés où il vécut il fit assez rapidement ce que nous appelons ici une fortune.

Alors, soucieux de sa terre natale, modéré dans ses goûts, il eut le désir de retrouver la vie simple qu'il avait connue dans ses premières années et de revenir auprès de sa famille ; c'est ainsi que, jeune encore, il vint habiter Vaux-sous-Aubigny.

Nous savons tous quel exemple de piété filiale il donna : son père et sa mère furent installés à son foyer, et nous faillirions à la vérité si nous oublions de dire que sa compagne s'associait toujours de tout cœur à ses bonnes œuvres.

M. et Mme Vincent n'eurent pas le bonheur d'avoir des enfants, mais nous les avons vus l'un et l'autre prodiguer des soins constants à leurs neveux et nièces. M. Vincent n'a-t-il pas ainsi payé sa dette à la société en s'occupant de toute sa famille ?

Comme citoyen, M. Vincent ne fut pas moins méritant. Ses voyages, ses études lui avaient montré que le seul gouvernement compatible avec la liberté et l'égalité était la République. Aussi fut-il toujours et l'ami des vrais républicains et profondément républicain lui-même. Il n'ignora pas que la fraternité est l'une des vertus qui honore le plus l'humanité : aussi encouragea-t-il les hommes de progrès et les institutions populaires ; jamais il n'est resté indifférent aux appels des sociétés qui avaient en vue le progrès social ou l'éducation du peuple.

Je n'entre pas dans les détails : il y aurait trop à dire pour raconter les bonnes œuvres de cet homme aussi avancé que modeste.

La misère, la souffrance d'autrui lui étaient sensibles. Que de gens ont été secourus par M. et Mme Vincent qui ont toujours mis en pratique ce principe : la façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne. Toujours un bon conseil ou une parole réconfortante accompagnait les secours : ils ne pratiquèrent pas seulement l'aumône, mais surtout la charité, cette vertu qui, à elle seule, suffirait à ennoblir un homme.

A sa mort, nous trouvons M. Vincent conseiller municipal, délégué cantonal, membre honoraire de diverses sociétés. Et il s'occupait très activement de toutes les œuvres auxquelles il était associé.

A un point de vue M. Vincent a été méconnu ; d'aucuns l'ont traité d'athée. Il s'en souciait peu, car il a toujours suivi la voie que lui dictait sa conscience ; toutefois, lui qui reconnaissait si hautement à chacun la liberté de penser et d'agir, il n'a pu trouver chez tous la même tolérance. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup lu, beaucoup médité et il possédait des connais-

sances très élevées, très précises sur les fins de l'homme. Il a pratiqué le bien, évité le mal pour rendre service et pour s'élever lui-même.

Aussi la mort ne l'a point surpris : sa grande âme s'est envolée vers des régions meilleures où elle jouit du bonheur que lui ont mérité ses vertus.

Au nom de toutes les personnes réunies autour de cette fosse, au nom des amis qui n'ont pu se rendre ici, et ils sont nombreux, nous adressons à Mme Vincent, si cruellement frappée, la profonde expression de nos sincères et sympathiques regrets ; nous nous associons du plus profond de nos cœurs à sa douleur et à celle des siens qui la partagent à juste titre. Nous apprécions l'étendue de la perte que les uns et les autres viennent de faire.

Vincent, notre cœur se brise en vous disant le dernier adieu.

Adieu, Vincent, ou plutôt au revoir dans une vie future!...

Monsieur MAURICE DESPRES (Marius Decrespe) est décédé, le 6 janvier 1901, en son domicile, à Asnières, 20, rue Bapst, dans sa 35^e année. Cet homme de lettre fut un excellent spiritualiste, un théosophe éclairé. Il laisse plusieurs ouvrages intéressants.

LA FAMILLE HERNADEC

(Suite).

JACQUES A ROBERT

Paris, 20 juillet.

Mon cher ami, je viens enfin de rentrer chez moi. Je n'y tenais plus, là-bas, tout seul, et les délicieuses petites lettres que je recevais de Paris m'ont monté la tête à tel point, qu'un beau matin, j'ai bouclé ma malle dans un subit accès de fiévreuse impatience — Jolie fièvre que celle-là !

Et à mon arrivée, quel accueil m'attendait. Quels flots de tendresse ! Ma femme dans mes bras, mes deux enfants me grimpant aux jambes ; c'étaient des cris, et des rires, et des baisers... Ah, que j'avais raison de te dire que c'est là qu'est le bonheur, le vrai, le pur, le seul, et qu'il faut être fou pour aller le chercher ailleurs !

Mais trêve d'égoïsme et parlons de toi « Triste exilé sur la terre étrangère » comme cela se chante, si je ne m'abuse ; dans la *Reine de Chypre*. Je ne te demande pas ce que tu fais ; j'ai eu de tes nouvelles par Velléda... ta Velléda ! Car elle est bien tienne, va.

Eh bien ! mon vieux désabusé, te souviens-tu de notre conversation, là-bas, en chemin de fer. tandis que nous roulions vers cette Bretagne où te poussait ta destinée ? Heureuse destinée ! Je pourrais me faire un malin plaisir de railler tes amères récriminations et ton scepticisme et tes blasphèmes... Mais non, laissons cela. Où sont les brumes du matin, quand le vent souffle du large et chasse à grands coups d'ailes les vapeurs lourdes de la nuit ?

Après ton départ, je suis allé souvent au château. La famille Hernadee forme toujours ce faisceau de nobles âmes qui véritablement rayonnent sur leur entourage. Quant à ta Velléda — n'oublie pas que c'est un peu à moi que tu la dois, ce dont je suis bien heureux et quelque peu fier, je l'avoue — c'est toujours l'admirable créature, le joyau sans prix dont la possession doit te remplir d'orgueil, en même temps que d'un bonheur dont toi seul peux mesurer l'intensité.

Mais elle est triste, la pauvrete, depuis que l'Amérique possède son âme-sœur. En dépit du calme « olympien » que nous avons eu l'occasion de constater souvent... j'ai vu parfois briller, sous ses longs cils, une larme furtive et de quel charme touchant se voile sa physionomie, naguère si radieuse, alors qu'elle semble se *velouter* de mélancolie !

Ah ! ce n'est plus l'altière prêtresse d'autrefois... Non, c'est la femme qui aime et qui pleure et t'envoie, par delà les mers, les effluves de son cœur qui déborde, mais que maîtrise et contient l'austère chasteté de cette âme de diamant pur.

Lors de ma dernière visite, je l'ai trouvée assise près de son menhir, sous les guirlandes de ses chères glycines et nous avons causé de toi, comme deux amis qu'un « trait d'union » a rapprochés l'un de l'autre. Mais il se trouve que ce trait d'union a un oncle et que cet oncle le retient, le retiendra, combien de mois encore ?

Tâche d'abréger, d'arranger tes affaires au plus tôt et reviens-nous... reviens-lui, afin de compléter une famille dont l'un des nouveaux membres — ce dont il se glorifie — t'expédie par voie télépathique qui se moque des piles électriques et des câbles sous-marins, l'expression de sa chaude et toute fraternelle amitié.

JACQUES.

ROBERT A VELLÉDA

Chicago, 26 juillet.

Eh bien, non, elle n'est plus « contenue » ma tendresse, ô ma Velléda bien aimée. Elle éclate en mon cœur, en un triomphal hosanna de fierté légitime et de bonheur inexprimable. Quelle joie de savoir que nos âmes sont « sœurs » et que j'ai désormais l'honneur d'appartenir à votre famille, famille royale, dans le monde des Esprits, noble race de prédestinés !

Mille fois plus convaincu que le « fier Sicambre » de légendaire mémoire, je brûle avec transport tout ce que j'avais adoré, pour adorer en revanche... Vous ne le saurez pas, curieuse ! — Ce n'est toujours pas moi qui vous l'aurai révélé... ce grand mystère.

Dix fois, j'ai relu votre lettre et me suis pénétré de tout ce qu'elle me dit... peut-être plus encore de ce qu'elle ne dit pas, mais je lis entre vos lignes.

Serais-je déjà devenu sensitif, en votre exquise et suggestive compagnie ?...

Etes vous assez charmante, fine et délicate dans cette adorable « confession » que vous daignez me faire et combien je vous en suis reconnaissant ! Je me demande ce que j'ai pu faire pour mériter de si hautes faveurs ; mais dans mon humilité... je m'en applaudis et n'en suis pas moins heureux d'un bonheur qui m'enivre.

Combien vous avez raison, tout en protestant contre le matérialisme américain, de revendiquer les revanches qu'il a su si bien prendre.

J'ai fait la connaissance d'une aimable famille française dont le père, homme d'esprit élevé et de cœur chaud, est affilié à une société spiritualiste. Nous avons causé d'une manière générale, tout d'abord, en effleurant toutes sortes de sujets : philosophie, littératures beaux-arts. Evidemment nous nous tâtions réciproquement, lorsqu'une allusion rapidement faite fut promptement relevée par mon interlocuteur. La glace était rompue.

— Vous en êtes donc, vous aussi ? me demanda-t-il en souriant.

— Certes, répondis-je, et je m'en glorifie.

— Touchez là ! nous voilà frères et concitoyens des cieux.

Il me présenta à sa société et me fit décerner le titre d'associé temporaire.

J'ai donc pu assister à toutes les séances, séances verbales ou théoriques, puis séances expérimentales et c'est dans ces dernières que j'ai vu des merveilles qu'un homme non initié serait en droit d'appeler des miracles — choses toutes naturelles, me dirait votre frère. Naturelles, soit ; mais non moins prodigieuses.

Le médium, une dame ultra-sensitive, dirigée par un comité spécial composé d'un astronome, d'un physicien, d'un médecin et de deux professeurs scientifiques dont l'un est un publiciste distingué, nous a fait assister à des choses absolument inouïes.

Mon nouvel ami m'ayant mis en communication avec le médium, je lui ai posé, par notes écrites tout d'abord, puis mentalement ensuite, plusieurs questions d'un caractère si parfaitement personnel, que nul au monde autre que moi n'eût été en mesure de les interpréter et d'en faire l'application.

Et c'est alors qu'en pleine lumière et devant sept personnes — tandis que le médium inerte et plongée dans la catalepsie de la *transe* était couchée sur une chaise longue — c'est alors, dis-je, qu'à toutes mes questions furent faites des réponses par voie d'écriture automatique.

Dans un coffret de chêne cerclé de fer, furent placées une douzaine de feuilles de papier blanc que je marquai toutes de mes initiales et d'un paraphe de forme tout à fait exceptionnelle. Sur ces feuilles blanches, j'en posai une où j'avais inscrit mes questions, puis un crayon vert fut placé sur le tout et enfin les deux clés du coffret, hermétiquement clos par moi-même, me

furent remises par l'un des membres du comité. Ces deux clés, je les gardai dans ma main pendant tout le temps que dura l'expérience.

Au bout de quelques minutes, la boîte étant toujours sur la table, auprès de laquelle était couchée le médium, mais sans contact d'aucune sorte, nous entendîmes un petit bruit, sorte de frottement qui s'opérait dans l'intérieur du coffret. Après un certain temps, une voix, voix lointaine semblable à celle d'un ventriloque, prononça le mot : « ouvrez ! »

Le coffret fut ouvert. Je pris moi-même les feuilles dont six étaient plus ou moins couvertes d'une écriture étrange, à grands jambages droits et fermes et d'une parfaite lisibilité. Je les lus en silence, tout frémissant d'émotion et fort pâle, sans doute.

Entre autres feuilles toutes maculées de caractères verts, il y en avait une qui portait ces mots :

« Cette sœur, au sujet de laquelle vous m'interrogez n'est pas votre sœur selon le monde, c'est votre sœur psychique. En ce moment, elle dort. Dans le dédoublement du sommeil, elle a projeté jusqu'ici son âme qui flotte autour de vous. Sa forme corporelle est en France, sur la côte occidentale et j'entends la mer qui murmure sur le rivage. Cette sœur psychique vous aime et vos fluides sont associés. Elle est de haute personnalité morale et fut autrefois célèbre dans l'île qui avoisine la côte. Demeurez digne d'elle ».

Sur une autre feuille :

« Vous demandez où est le père de celle que vous aimez. Il habite dans le cercle des grands Esprits. Il est votre guide et c'est lui qui vous a poussé à accepter l'invitation que vous a faite votre ami de l'accompagner dans son voyage en Bretagne.

« Comment est-il mort ? Demandez-vous. Il a fait naufrage dans la mer de Corail. Il a été jeté mourant sur un récif où les indigènes anthropophages l'ont mis à mort, puis se sont repus de sa chair. »

« Par suite de l'une de ces dispensations que dirigent les habitants des régions invisibles et qui vous paraissent extraordinaires, bien qu'elles soient normales et naturelles, il a été, dans l'une de ses existences antérieures, le père de celui qui dans la présente vie de ce monde, a été son père à son tour. C'est d'Allan Hernadec que je parle. Ce sont deux âmes sympathiques qui, dans la durée des âges, ont pour ainsi dire toujours gravité l'une autour de l'autre. »

« Autrefois, pendant le siège de la ville de Magdebourg qui, pendant la guerre de Trente ans, fut prise d'assaut, incendiée et livrée à toutes les horreurs, tant de fois renouvelées au cours de ces guerres abominables, celui qui devait s'appeler plus tard Pierre Hernadec sauva la vie à cet autre homme Allan Hernadec qui, je le répète, devenu son fils cent ans plus tard, est

devenu son père à l'époque actuelle. Ne vous étonnez pas de ces choses ; vous les comprendrez plus tard ».

Tout d'abord abasourdi par ces communications inouïes et que je comprends à peine, même aujourd'hui, je fus encouragé par l'Esprit qui, par l'intermédiaire de son médium, venait de se manifester à nous dans de si remarquables conditions de lucidité.

Cet Esprit, ancien juriconsulte américain, s'appelait John Parker, pendant sa dernière incarnation terrestre et c'est à lui que la Société spiritualiste de Chicago est redevable des nombreuses et saisissantes communications qui lui ont été faites en des circonstances très diverses.

Après quelques instants de silence, je lui adressai encore quelques questions, mais cette fois-ci *mentales*, et voici ce qu'il me répondit, sur l'une des feuilles de papier que je retirai du coffret.

L'une de mes questions était celle-ci :

— Dans quel état d'esprit a vécu Napoléon, depuis le tragique dénouement de sa vie terrestre ?

Réponse : « Il a horriblement souffert, tourmenté qu'il était par les récriminations de toutes les victimes de son égoïsme et de son ambition insatiable. Sa situation dans la vie de l'espace était tellement intolérable qu'il n'a pas voulu y demeurer longtemps. Il s'est donc hâté de se réincarner et se réincarnera bien des fois encore. »

Autre demande : Et Bismark ?

Réponse : « Ah l'homme néfaste ! Mais quel supplice il endure ! En voit-il autour de lui des gens à casques pointus qui le poursuivent ! En voit-il des milliers de mains crispées qui se dressent vers lui et par quelles vociférations lui sont reprochés ses fourberies, son mépris pour la justice et le droit. »

Autre demande. — Et ce sanguinaire Abdul-Hamid, pourquoi donc lui a-t-on permis de venir sur la terre ?

Réponse : « C'est un fauve sous forme humaine. Il a indûment franchi deux phases d'animalité. Peut-être sera-t-il condamné à reculer dans une série plus ou moins longue d'incarnations animales. »

Après les réflexions diverses que nous avaient suggérées ces communications émouvantes, le président du Comité des recherches psychiques demanda à John Parker s'il ne pourrait pas renouveler devant moi, le nouvel initié, les merveilleux phénomènes d'apports et de lévitation qu'il avait déjà produits devant les membres du comité.

— Non, pas aujourd'hui, répondit l'Esprit (par coups frappés), mon médium est trop fatigué. Je tâcherai de le faire dans une prochaine séance.

Cette séance fut remise au samedi suivant. Nous étions au mardi. Rendez-vous fut donné et voici quels prodiges incomparables furent exécutés devant tous.

La séance — séance à jamais mémorable — commença dans les conditions habituelles. Le médium Mme Electa Dawinsport, fut introduite et se présenta à nous souriante et complètement reposée de ses fatigues précédentes. Elle se coucha sur la chaise longue, nous pria de la couvrir d'un long manteau d'étoffe légère qu'elle avait apporté sur le bras, puis se pinçant légèrement un muscle de la gorge, où existe chez elle ce qu'on appelle, en langage scientifique, un point « hypnogène », elle s'endormit au bout de quelques secondes d'un profond sommeil cataleptique.

Le président fit l'invocation d'usage :

— John Parker, notre bien-aimé frère spirituel, est-il disposé à répondre à notre appel ?

Trois craquements se firent aussitôt entendre dans le bois de la grande et lourde table placée au milieu de la salle des séances. C'était le signal convenu ; signal d'acquiescement.

Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles tous les assistants émus et recueillis gardèrent le plus profond silence, nous entendîmes un léger frôlement contre les murs de la chambre, puis tout d'un coup nous vîmes descendre du plafond une superbe branche de lilas blanc couverte de feuilles et ornée de trois longues grappes de fleurs. La branche s'abattit sur la table, où chacun de nous put la voir et la toucher, puis au bout de cinq ou six minutes environ, elle se redressa sur la table, comme si elle avait été tenue par une main invisible, s'éleva dans l'espace, s'approcha de la fenêtre qui était fermée, pénétra dans la fente des deux châssis vitrés, où elle disparut, comme se « fondant » entre les deux panneaux que joignait, l'un à l'autre, une longue et forte espagnolette...

Et nous demeurions là, immobiles, émerveillés, lorsqu'un nouveau craquement se fit entendre dans la table qui s'agita, se souleva sur deux pieds et frappa sur le plancher une série de coups espacés qui, suivant l'usage établi, désignaient certaines lettres de l'alphabet.

L'Esprit dicta ces mots aussitôt recueillis :

— Nous allons, pour répondre à votre désir, vous montrer ce que nous pouvons faire encore.

En ce moment, poussé comme par un ressort, je me retournai vers la chaise longue où, dans l'émotion d'une stupéfaction inexprimable et presque terrifiante... je vis, nous vîmes tous, le médium s'élever lentement, horizontalement et venir se poser sur la table, où elle demeura quelques instants immobile. Mais cet instant fut court... Elle glissa sur la table dans le sens de la longueur. Ses pieds dépassèrent le bord, s'avancèrent dans l'espace et y furent poussés au point que tout le corps, qui n'était plus soutenu que par les épaules et la tête, demeura suspendu en l'air, gardant toujours son horizontalité, dans la raideur inflexible que gardent les cataleptiques.

Il demeura là, trois ou quatre minutes ce corps étrange qui ne pesait plus et planait pour ainsi dire au-dessus du vide, comme si un appui invisible était venu soutenir les pieds, tandis que la tête et une étroite partie des épaules reposaient seules sur le bord de la table.

Les plis du manteau n'étant plus soutenus retombaient de part et d'autre du corps et s'étalaient presque jusqu'à terre...

Je ne saurais dire ce que j'éprouvai en cet instant. Quand nous constatons que nous devenons subitement incapables de nous rendre compte de tel phénomène dont la cause même nous échappe, que l'une des lois fondamentales du monde physique, telle que celle de la pesanteur, est momentanément abrogée ou violée, que la matière vaincue abdique devant l'esprit dominateur... Eh bien, alors, passe sur nous le frisson d'une sorte de terreur spéciale. Nous nous sentons pris de vertige devant le mystère que comporte ce fait indiscutable, qu'une *impossibilité* est devenue une *réalité*. Nous entrevoyons une nouvelle nature inexpiquée, obéissant à des lois qu'aucune science n'a contrôlées et nous sommes contraints de nous incliner devant cet *inconnu* qui soudain se révèle et s'impose.

Toutes ces idées avaient tourbillonné dans ma cervelle, avec une rapidité étourdissante et j'en étais encore à me demander si ma raison n'allait pas sombrer dans ce vertige, lorsque nous revîmes Mme Dawinsport quitter la table, s'élever de quelques décimètres et revenir s'étendre sur la chaise longue dans la position précédemment occupée.

Telles sont les choses que j'ai vues dans la plénitude de mes facultés, c'est-à-dire avec toute la lucidité que nous donne la conscience du libre eu de notre double organisation physique et intellectuelle.

Et cependant, je n'étais pas encore au bout de ces foudroyantes surprises!

De nouveaux craquements se firent entendre, après quoi la table frappa des coups, nous donna un ordre : « Fermez les volets. » Ce qui fut fait immédiatement. Et alors... oh! quel saisissement! lorsqu'au sein de l'obscurité relative, nous vîmes des lueurs intermittentes qui, peu à peu, se précisant, se formulant, nous donnèrent l'impression de têtes, de physionomies humaines qui flottaient dans l'espace... fantômes lumineux, émanations fluidiques, au milieu desquelles... avais-je bien vu? Oui, car je poussai une légère exclamation, j'avais reconnu, parmi ces images impalpables, mais vivantes par leur expression, par l'éclat de leurs yeux surtout... la tête d'une petite sœur morte à l'âge de neuf ans! Subitement, elle surgit de l'ombre et fixa sur moi ce doux regard aimé dont je me souvenais si bien et que voilait à demi la splendide chevelure blonde dont s'enveloppait la tête de la chère disparue si longtemps et si amèrement pleurée. Je fis un geste, je voulus m'élancer; mais tout disparut dans la pénombre qui, de nouveau, s'étendit autour de nous.

Je sortis de cette chambre fantastique, frémissant d'une indicible, d'une inexprimable émotion.

Je n'avais pas rêvé, cependant, c'était bien une réalité physique que j'avais vue, puisque deux jours après, l'ami qui m'avait procuré ces spectacles d'un autre monde, me fit remettre une épreuve photographique de cette chère et fugitive apparition.

Quelle nuit j'ai passée après cette séance prestigieuse !...

Le lendemain, je suis allé remercier mon aimable introducteur.

— Voyons, mon cher ami, lui dis-je dans le trouble relatif où je me trouvais encore, qu'est-ce à dire ? Sont-ce des *miracles* que vous m'avez montrés ?

— Non, il n'y a point de miracles, me répondit-il. Prodiges, mystères, merveilles incomparables, soit ; mais de miracles, point.

— Et cependant la lévitation de ce médium dont le corps matériel flotte sans poids... N'est-ce donc point le renversement de toutes les lois que la science nous déclare être à tout jamais inviolables ?

— Ce n'est pas ainsi que la question doit être posée. Nous sommes bien loin de connaître toutes les lois de la nature, mais l'on peut toutefois certifier que celles que nous connaissons conservent toute leur intégralité. Et c'est pour cela que je viens de vous déclarer que le miracle n'existe pas. Le miracle, en tant que dérogation aux lois établies par l'Ordonnateur suprême, est chose de tous points inadmissible.

Cette affirmation s'applique tout spécialement aux phénomènes de lévitation qui, en aucune façon, ne violent la loi de la pesanteur.

— Mais, cependant un corps inerte qui flotte dans un milieu moins lourd que lui...

— Ne prouve pas qu'il a perdu son poids. Il y a contre-poids et voilà tout. Des forces contrebalancées par d'autres forces n'en existent pas moins pour cela. Mais permettez-moi de reprendre la question d'un peu plus haut.

C'est dans le fluide universel que réside le principe de toute vie et par suite de toute force. Or, ce fluide universel obéit à l'impulsion de l'Esprit, qu'il soit incarné ou désincarné.

Vous n'ignorez pas que c'est encore ce fluide qui plus ou moins condensé, constitue notre corps astral ou éthérique servant d'enveloppe à notre Esprit. Dans l'état d'incarnation, ce corps invisible est uni à la matière de notre organisme corporel, dans l'état de désincarnation ou de dédoublement, il est libre.

Dans tout phénomène analogue à celui qui nous occupe, se trouvent donc en présence trois facteurs : l'Esprit, le corps fluide et la matière inerte. Voyons maintenant quel rôle est attribué à chacun d'eux.

Vous voulez lancer une pierre ou frapper au moyen d'un bâton. Que va-t-i

se passer ? Votre pensée, disons plutôt votre volonté, expression de votre organisme psychique veut agir, mais elle ne peut le faire sans intermédiaire; il lui faut un projectile ou un bâton. Agira-t-elle directement sur cet intermédiaire ? Non à coup sûr. C'est par le corps fluide qu'elle opérera, parce que c'est la substance avec laquelle elle a le plus d'affinités et ce corps éthérique à son tour, semi-matériel, agira sur les muscles matériels de votre main et de votre bras qui saisiront le bâton ou lanceront la pierre.

Voilà pour l'Esprit incarné. Pour celui qui ne l'est pas, c'est autre chose. N'ayant plus de muscles à sa disposition, c'est par le fluide ambiant qu'il agira. Comment cela ? En prédisposant, en *animant* l'objet auquel il veut imposer sa volonté. Combinant son fluide avec celui du médium, plus animalisé que le sien propre, il en sature pour ainsi dire la matière inerte, il l'en pénètre, l'en imprègne; si bien que lorsque un objet est mis en mouvement, enlevé ou lancé, ce n'est pas par l'Esprit qu'il est saisi, soulevé ou poussé, c'est lui-même qui agit, en vertu de la vie relative et transitoire dont il a été animé.

— Lui-même qui agit ?...

— Lui-même, mais non spontanément, cela va sans dire. Il n'a ni volonté ni désir, ni intention d'aucune sorte, mais il a été rendu susceptible d'obéir à une impulsion étrangère. Le fluide dont il est imprégné le soumet à l'influence de cet autre fluide psychique qui l'a momentanément vivifié. Il en devient l'instrument, instrument passif, mais obéissant. La table qui frappe du pied ressemble, dans une certaine mesure, à l'animal docile que son maître a dressé. Elle frappe, parce que l'esprit la fait frapper. Remplacez le bois de la table, par le bois d'une statue que vous aurez sculptée et articulée et de son bras ou de son pied mobile, la statue frappera, répondra par ses mouvements et ses coups, *animée* qu'elle sera d'une vie artificielle et automatique. Je répète ce mot animé et je le souligne avec intention.

Pour tout dire en un mot, l'Esprit met la matière momentanément vivifiée par le fluide dont elle a été imprégnée.

(A suivre)

ED. GRIMARD.

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE

3^e Série (Voir la Revue du 1^{er} janvier 1901).

CINQUIÈME ENTRETIEN

Amis, pour compléter les aperçus que nous vous donnons sur les pouvoirs que le développement de la vie spirituelle doit vous faire acquérir, nous vous indiquerons les moyens à employer pour obtenir la vision du passé et celle des événements à venir.

Le principal effort que vous ayez à faire consiste à habituer votre pensée à se replier sur elle-même. Elle doit apprendre à n'accorder aux préoccupations extérieures que le temps strictement nécessaire et se ressaisir constamment pour s'appliquer à la contemplation intérieure.

Cet exercice répété ouvrira à votre âme une voie nouvelle qui lui permettra de pénétrer dans les profondeurs intimes de son foyer. C'est là que se découvre le secret de toute chose ; car là est la demeure du père, c'est-à-dire la source de la véritable vie, le réservoir où s'alimentent les forces spirituelles, le lieu d'où partent et où arrivent sans cesse les courants fluidiques qui vous mettent en relation constante avec les Êtres et les choses des plans invisibles.

Les courants qui y aboutissent vous apportent les empreintes des événements du passé, puisées dans la *lumière Astrale* où toute vibration s'enregistre et se conserve. Ceux que vous émettez vont, au contraire, chercher dans la *lumière épurée de l'Espace* les reflets qui vous montrent, comme dans un miroir fidèle, l'image des événements à venir.

Puissent vos efforts courageux et persévérants vous donner au plus tôt accès dans ce lieu béni où vos intelligences avides se baigneront dans la *lumière*, où vos cœurs lassés se retremperont dans l'*Amour* !

3^e Série

SIXIÈME ENTRETIEN

Amis, la terre qui vous porte est loin de vous offrir actuellement un séjour favorable à votre développement spirituel. L'organisation imparfaite de la famille, la constitution défectueuse de la société et les éléments non domptés de l'ambiance sont autant d'obstacles contre lesquels vous avez à lutter. Il faut donc vous appliquer à améliorer les conditions familiales, sociales et atmosphériques, afin de faciliter votre évolution et hâter votre progrès.

Elargissez le cercle étroit de la famille. Faites-y entrer les amis, les parents privés de foyer. Les ressources mises en commun permettront une vie plus large, plus libre, plus facile.

Que chacun s'emploie selon ses moyens et ses aptitudes au fonctionnement intérieur ou au bien-être de la communauté.

L'autorité se placera d'elle-même dans les mains de celui qui sera le plus développé spirituellement et dont la clairvoyance éprouvée aidera à maintenir chacun dans la voie de la justice et du devoir.

Les efforts faits pour le perfectionnement personnel ou collectif seront aidés par les forces invisibles sans cesse attirées sur le groupe familial.

Les enfants, grandissant dans ce milieu calme et honnête, développeront facilement leurs facultés intellectuelles et mentales et apporteront un appoint précieux à l'harmonie, à la gaieté, à la bonne entente.

Les repas, d'où seront bannis les propos frivoles et malveillants, seront un moment de détente pour l'esprit, de relâchement pour le corps.

Enfin, chacun correspondant directement avec son groupement supérieur, recevra de lui les conseils, l'appui, la direction nécessaire pour l'aider à travailler efficacement à son progrès personnel et contribuer au bonheur de tous.

3^e Série

SEPTIÈME ENTRETIEN

Amis, il ne nous est pas possible de vous indiquer, dans le cadre étroit de ces entretiens, les changements que vous devez apporter à votre organisation politique et sociale, en vue de vos progrès futurs.

L'équilibre qui doit s'établir dans l'ordre gouvernemental pour en assurer le bon fonctionnement suivra la marche ascendante de votre évolution; plus vous grandirez moralement, plus cet équilibre se développera et portera d'heureux fruits.

Fondée sur le modèle de la famille, la société de l'avenir possédera, dans ses différents groupes, les éléments de droiture, de justice, de sagesse faisant contraste avec les éléments discordants qui la composent actuellement.

Chaque groupe, jouissant d'une entière autonomie, ne se rattachera aux autres groupes que par les liens d'une étroite solidarité. Comme dans la famille aussi, l'autorité appartiendra à ceux dont les âmes hautement évoluées posséderont les pouvoirs qui assurent la domination complète des Êtres et des choses.

Ces frères avancés formeront dans chaque cité un tribunal compétent aux jugements duquel nul ne sera tenté de se soustraire.

Les transactions, basées sur l'équité, se feront sans contestations et le droit de chacun toujours reconnu, évitera les discordes et les querelles si fréquentes aujourd'hui.

Enfin le pur amour dont les cœurs seront remplis remplacera la haine qui les anime si souvent et fera de la société entière une famille de frères, une réunion d'amis empressés à se soutenir, à s'entr'aider, à s'aimer.

Troisième série

HUITIÈME ENTRETIEN

Amis, pour avoir le moyen de dompter les forces qui vous entourent, il faut posséder vous-mêmes une force supérieure. Cette force existe et sera à la disposition de votre être intérieur lorsqu'il sera parvenu à son complet développement.

Le foyer de votre âme, semblable au foyer de l'infini dont il émane, est un centre d'énergie dont les activités *positives* attirent les forces *négatives*

de l'espace. Le jeu de ces forces opposées donne naissance à un fluide subtil pouvant mettre au service de la volonté qui le dirige toutes les forces matérielles ou spirituelles du globe.

Vous devez comprendre quelle importance a pour vous le développement de votre spiritualité qui fera grandir vos pouvoirs à la hauteur de vos aspirations et vous permettra d'exercer sur la matière un empire absolu.

Les résultats que vous obtiendrez par l'emploi de ce fluide merveilleux sont incalculables. Un groupe d'Incarnés, dirigeant leurs vœux unifiés sur un point quelconque du vaste horizon, seront assez puissants, pour dompter la tempête, attirer, repousser ou dissiper les nuages, apaiser les vents déchaînés, calmer les flots soulevés d'une mer en furie.

C'est alors que l'homme sera vraiment le roi et le maître de la création et qu'il verra se briser à ses pieds vainqueurs toutes les résistances et tous les obstacles qui entravent votre vie et s'opposent à la réalisation de vos désirs.

N'inclinez donc plus vers la terre vos fronts soucieux pour y chercher les biens capables de vous satisfaire. C'est dans l'atmosphère qui vous entoure, dans l'air que vous respirez, dans cet espace immense qui vous environne et vous semble vide, c'est là que vous trouverez les forces dont la combinaison avec vos propres éléments produira le fluide subtil auquel vous devrez la santé du corps, le repos de l'esprit, la joie du cœur et les consolantes certitudes de votre vie impérissable et divine.

Troisième série

NEUVIÈME ENTRETIEN

La lumière astrale, amis, est la contre-partie spirituelle de la lumière qui vous éclaire. Ses éléments qui la composent étant de même nature que ceux qui forment votre essence fluidique, il s'opère entre eux, par le fait de l'attraction, un échange continu dont nous vous avons précédemment expliqué les causes et les effets.

Cette atmosphère invisible et lumineuse doit attirer dorénavant votre attention et devenir l'objet de sérieuses études. C'est en elle que se produit la source des forces subtiles qui vous influencent, des inspirations qui vous guident, des courants bons ou mauvais qui vous entraînent.

Sa composition la plus rudimentaire vous est connue sous le nom d'*électricité* ; sa substance la plus pure sert de base au magnétisme spirituel par lequel vous sont ouvertes les portes du monde invisible.

Le progrès des sciences et de l'industrie vous permettront de faire de sa forme inférieure et avec l'aide d'instruments appropriés de nouvelles et toujours meilleures applications.

Ayant trouvé le moyen de la produire d'une façon plus simple et plus

économique, vous obtiendrez des courants de force plus actifs, des foyers de lumière plus étendus.

Vous pourrez alors actionner de nouveaux appareils par lesquels vous produirez une chaleur capable de combattre victorieusement le froid de vos hivers rigoureux.

Vous pourrez aussi établir des ventilateurs ingénieux qui vous garantiront de la chaleur pénible de vos étés brûlants.

Enfin, cette lumière intense éclairera vos nuits obscures en attendant que vos connaissances, toujours plus étendues, vos pouvoirs, toujours plus grands, vous permettent de faire émerger la terre des degrés inférieurs de l'espace où règnent les ténèbres pour la placer, pure et légère, sur les degrés supérieurs où resplendit la lumière.

(A suivre.)

LA SCIENCE ET LES TRAVAUX DE LA MÉNAGÈRE (1)

L'auteur M^{me} Sage, nous offre un charmant volume, relié très simplement et avec un rare bon goût, reliure d'amateur mouton rouge, souple, tête dorée et beau papier.

M^{me} Sage a dû bien méditer avant de livrer son œuvre à l'impression, car elle a voulu que chaque page portât l'empreinte de sa grande expérience, de sa haute sagesse et, cependant, ce livre de chevet est écrit simplement, sans redondances : c'est à l'intelligence et au cœur des jeunes filles et des femmes que s'adressent cette suite de conseils pour la conduite pratique dans le ménage.

Dans son introduction, page 3, M^{me} Sage dit : « L'être humain n'est pas un ange, mais il n'est pas non plus une bête : il est quelque chose entre les deux, c'est-à-dire un esprit uni à un corps. On répète sans cesse aux maîtres de l'enfance qu'il faut mener de front l'éducation du corps et celle de l'esprit. On a mis du temps à comprendre cette vérité pourtant évidente, mais enfin on y est venu. On doit ajouter : Dans la vie il faut mener de front les travaux du corps et ceux de l'esprit.

« Puisqu'il en est ainsi, en obtenant pour sa part les travaux du ménage, la femme a eu la meilleure part. Quel travail peut être plus agréable que celui de caresser de ses mains, qu'on me permette cette expression, le nid où l'on demeure ? Quel plaisir plus intense peut éprouver une femme que de sentir heureux les êtres qui l'entourent, et heureux grâce à ses soins ? On n'est nulle part aussi heureux que chez soi, au milieu des choses qui nous sont familières, choses auxquelles nous tenons souvent autant qu'à

(1) Broché : 2 fr. 75, 3 fr. port payé. — Relié : 4 fr. 75, 5 fr. port payé.

des personnes. Et l'on pourrait trouver qu'il est déshonorant de s'occuper de ces mille et un bibelots qui nous sont chers !

« Si l'homme déserte si souvent le foyer, c'est parce que le foyer n'est pas le nid qu'il devrait être, et cela par la faute de la femme. C'est parce que la propreté, le confort et la gaieté n'habitent pas ce foyer.

« Il faut donc, non seulement enseigner à la jeune fille les travaux du ménage, mais il faut lui en inspirer l'amour dès ses plus tendres années. Il faut lui répéter sans cesse que ces travaux sont nobles, et qu'il est honteux pour une femme de s'y soustraire, quelque position qu'elle puisse occuper. Et, en disant cela à la jeune fille, on ne lui dira que la stricte vérité, etc. »

Avant de traiter de l'habitation plaisante et saine, M^{me} Sage recommande à ses lectrices de bien lire et se bien pénétrer des *Dix commandements de Jefferson*, et de la *Science du bonhomme Richard*, préceptes classés aux pages 5, 6, 7. « Ce sont là les secrets du bonheur, de la dignité, de toutes les vertus. Ce sont là aussi les secrets pour arriver à la fortune et à la considération, » affirme M^{me} Sage, et non sans de hautes raisons.

Viennent ensuite des recommandations pour l'entretien de l'habitation plaisante et saine, tout ce que l'expérience et une hygiène bien entendues ordonnent aux jeunes dames ; toutes sont pratiques et simples dans leur application. Le bon arrangement intérieur du logis, les précautions à prendre pour les lieux déjà habités, ou l'occupation des maisons nouvellement bâties, les questions de baux et de responsabilités y sont traitées de main de maître.

Un petit traité sur l'art de détruire les souris et les insectes n'est pas à dédaigner.

De la page 41 à 49, je trouve un portrait de la parfaite ménagère par le roi Salomon, et par l'auteur ; quelques pages délicieuses et éminemment utiles sur l'influence et le rôle de la femme dans la famille et dans la société.

Nous regrettons de ne pouvoir les reproduire ici, car elles le méritent à tous titres. *Les qualités indispensables à la ménagère*, offrent, en des alinéas concis, mais qui forceront les lectrices à méditer, des incitations maternelles, il en est de même des quelques défauts que la bonne ménagère doit éviter.

Distribuer son horaire à chacun, soit à la ville, soit aux champs, est une science que l'on acquiert avec l'esprit de suite ; ainsi le travail se fait avec ordre et à l'heure. Le temps c'est de l'argent et il faut que la ménagère riche comme la ménagère pauvre sachent se lever de bonne heure. Il faut aussi savoir choisir les domestiques et par vanité ne pas trop en prendre, il y a onze pages consacrées à ce problème d'intérieur, dans lesquelles on apprend à bien traiter qui vous sert, mais aussi à connaître l'étiquette entre le serviteur et le maître, quel doit être la tenue des domestiques, leurs gages

et leurs gratifications, le congé et le certificat à donner, la législation qui régit tous ces rapports.

La nécessité d'une tenue sévère et régulière de la comptabilité d'un ménage bien administré, autant que le peut être celle d'une maison de commerce, est nettement démontré au chapitre VII. C'est vrai, rationnel et les pages consacrées à la *Comptabilité du ménage* sont pratiques; la mise en actes de cette exposition, à l'aide de tableaux et de chiffres, frappera nos intelligentes ménagères, c'est là une question vitale pour la maison et sa quiétude.

Le chauffage et l'éclairage, les principaux combustibles, les appareils de chauffage, tiennent une large place dans ce volume; c'est très intéressant. M^{me} Sage a consacré des pages pleines de choses utiles au vêtement, à son hygiène, à une mise correcte et soignée, à la mode et aux achats, à l'entretien et au raccommodage. Au linge et à son nettoyage, au repassage et à la manière de le raccommoder et de le rapiécer. Partout il y a des planches explicatives, même pour l'entretien des bas et leur remmaillage, même des conseils pour l'utilisation du vieux linge et des vieux vêtements.

Dans une œuvre de ce mérite, il est bien naturel que M^{me} Sage eût une bonne part pour la médecine et l'hygiène domestique, comment on élève les enfants et la propreté du corps si nettement ordonnée.

Le chapitre IV est consacré aux conseils d'hygiène individuelle; le chapitre V à quelques-unes de nos petites misères et leur remède. Le chapitre VI aux généralités sur les maladies inévitables, et sur quelques maladies évitables, toutes parties excellentes, qu'on relira souvent à titre de consultation. Le chapitre VIII traite des qualités morales de la ménagère garde-malade et de quelques connaissances qui lui sont utiles; ici M^{me} Sage donne la preuve qu'elle a étudié la médecine, les notions qu'elle donne ne viennent que d'une longue pratique, il est bon de les bien connaître, en cas d'accidents inattendus et dans les familles c'est usuel.

La VI^e partie concerne les approvisionnements de toute sorte, comment il faut les faire. Puis la préparation et la conservation de la viande de porc, conservation du beurre et des œufs, des légumes et des fruits — Comment on fait le marché. Là, pas une parole de trop, mais le vif désir de bien guider. La VII^e partie concerne la cuisine et les conseils généraux, les opérations de cuisine et les termes dont on les désigne, le pain, la farine, le lait, le thé, le café, le chocolat, soupes, légumes, sauces, poissons, fromages, œufs, salades, pâtisserie, boissons, eau et son épuration. Le vin et sa conservation, les soins à lui donner, cidre et bière.

Ce volume utile, indispensable à toute ménagère prévoyante et avisée, se termine en quelques pages sur la bonne tenue, les réceptions, les visites et les cartes, les dîners. Comment on mange; la correspondance; le jardinage la basse-cour.

Nous avons été intéressé par chaque sujet, toujours traité *ex-professo* par une femme de savoir et de haut mérite ; sa plus belle récompense serait d'être lue et comprise. Puissent nos lecteurs entendre notre bien fraternelle incitation.

P.-G. LEYMARIE

REVUE DES REVUES

Le Messager (Liège). — Sir William Crookes et l'Animisme, par A. AKSAKOFF. — Une maison hantée à Turin.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Etudes sur la médiumnité par G. DELANNE. — Mémoire sur les apparitions survenant peu de temps après la mort, par le Dr DUSART. — Comment je suis devenu spirite, par le général FIX. — La médiumnité guérissante par ANDRÉ PEZZANI.

Le progrès spirite (Paris). — La conscience, par LAURENT DE FAGET. — M. Léon Denis à Alger. — Veille de Noël, poésie par V. LOUIS DEBLOUX. — La Franc-Maçonnerie et le Clergé, par JEAN ERIAM. — Un chien clairvoyant, par le Dr SCHUPP DE MÜNICH. — Esprits et étudiants.

Le spiritualisme moderne (Paris). — L'action spiritualiste, par BEAUDELOT. — De l'expérience psychique, par A. LA BEAUCIE. — De l'efficacité de la Prière, par A. GAUL.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Influence télépathique, par Mme CLARENCE DE VAUX-ROYER. — Un cas remarquable de précocité musicale, par le professeur CH. RICHET. — De la conscience subliminale par H. MYERS. — Des Indes à la Planète Mars, par le professeur FLOURNOY.

Revue du Monde Invisible (Paris). — Les anges dans l'Univers, par A. VON MONS. — La voyante de la Place Saint-Georges, par l'abbé PAUL FESCH.

Echo du merveilleux (Paris). — De la terre à la Planète Mars, par GASTON MÉRY. — Les grands visionnaires : Pétrarque, par E. MARIOTTE. — Spiritualisme et Matérialisme, Saint-Saëns et C. Flammarion, par E. M.

Vient de paraître, le 2^e numéro du *Mouvement psychique* Rédacteur en chef : JACQUES BRIEU. — Revue scientifique mensuelle, traitant des questions d'hypnotisme, de magnétisme et en général de tous les phénomènes de psychisme expérimental ; rédaction, 7, impasse Bardou ; administration, 14, rue d'Amsterdam, Paris.

Le Moniteur des Etudes psychiques sous la direction de M. B. MARTIN, paraîtra désormais le 5 et le 20 de chaque mois. — Admin. : 83, rue des Saints Pères, Paris.

Le n° 2 du *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy* donne la conférence faite à Nancy au siège de la « Société d'Etudes psychiques », par le Dr Gérard ENCAUSSE (Papus), le 11 novembre 1900, et un article très intéressant de M. DROUVILLE sur quelques manifestations spirites. — Siège social provisoire chez le secrétaire, M. A. THOMAS, 25, rue du faubourg St-Jean, à Nancy.

La paix universelle (Lyon). Un jugement inique, l'affaire Mouroux en cassation, par A. BOUVIER.

La Revue Théosophique française (Le lotus bleu), fondée par H. P. BLAVASKY. Allocution prononcée le 6 mai 1900, avant-veille du « Jour du Lotus blanc » au siège de la section française de la Société théosophique, à Paris, par C. W. LEADBEATER. — Extraits de la Doctrine du Cœur, par X... Le problème de l'inégalité des conditions, par TH. PASCAL. — Clairvoyance, par LEADBEATER. — Patience, par Lucy DIETSCH. Les guerres et la fraternité, par Aimée BLECH. — Conférences théosophiques à Genève du Dr Pascal, par D. A. COURMES.

Le Gerant : PAUL LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — Téléphone.